

LA GAZETTE MÉDICALE DU CENTRE

REVUE MENSUELLE

COLLABORATEURS :

ANDRÉ; BELIN; BOSCH; EM. BOUTINEAU; DRUAULT; HERMARY; VIALLE; YSAMBERT; FAIX; BABEAU, à Tours. — GH. MARTIN; JAGOT, à Angers. — HOUSSAY, à Pontlevoy. — ORRILLARD, à Châtelleraut. — Paul DELAUNAY; POIX, au Mans. — BAILLET, à Orléans. — LERICHE, au Havre. — JABLONSKI; BUFFET-DELMAS, à Poitiers. — BARTOLI, à Châtel-Guyon. — MAHOUEAU, à Amboise. — LEMESLE; MARNAY, à Loches. — R. DURAND, à Preuilly. — PAUL-MANCEAU, avocat à la Cour d'appel de Paris, correspondant artistique et théâtral. — MATTRAIS, à Chinon. — Jacques ROUGE, à Liguell, correspondant pour le folk-lore et les traditions populaires. — BONTEMPS, de Saumur. — PATHAULT, à Blois.

COMITÉ DE PATRONAGE :

LE DOUBLE

J. RENAULT

RECLUS

Raphaël BLANCHARD

Albert ROBIN

Prof. à l'École de Tours

Prof. à la Faculté de Lyon

Prof. à la Faculté de Paris

Prof. à la Faculté de Paris

Prof. à la Faculté de Paris

G. MOUSSU

THIROLOIX

Marcel LABBÉ

L. LÉGER

L. FAURE

Prof. à l'École d'Alfort

Prof. agr. à la Faculté de Paris

Prof. agr. à la Faculté de Paris

Prof. à l'Univ. de Grenoble

Prof. agr. à la Faculté de Paris

LES DYSPEPSIES EXISTENT

A propos d'un article du professeur PAUCHET, d'Amiens

Par le Dr PATHAULT, de Blois

Ancien interne des Hôpitaux de Paris

Récemment un chirurgien, le Dr Pauchet, d'Amiens, faisant une incursion hors de son domaine, déclarait que les dyspepsies n'existent pas et que l'estomac, sinon ceux qui le soignent, est un grand mystificateur.

Présentée d'une façon aussi absolue, pareille opinion apparaît réellement paradoxale. Certes, les dyspepsies ne se coupent pas au couteau, ni en thérapeutique où l'action chirurgicale est inutile, ni en nosologie où leur classification rationnelle ne peut être donnée, on en dira les raisons ; mais de là, conclure par une négation simple est une erreur démentie par la clinique la plus courante : elle entraînerait à une réaction injustifiée, et à une abstention nuisible.

Il ne s'agit point de ressusciter la doctrine de Broussais et de faire de l'inflammation gastrique la source de tous les maux. Si c'est là ce qu'a voulu combattre le professeur Pauchet, il n'a fait qu'enfoncer des portes ouvertes depuis cinquante ans. Mais il est d'une inspiration malheureuse de venir nier des troubles fonctionnels à l'heure même où les études basées sur les recherches physiologiques ont renoué avec Castaigne la pathologie rénale, à l'heure où le professeur Robin, avec un sens clinique très sage, fait tous ses efforts pour mettre en valeur une thérapeutique qui s'inspire de l'état fonctionnel des organes.

Ouvrez les cliniques de Trousseau, ce qui est toujours utile quand on veut prendre une leçon de bons sens : vous y trouverez un chapitre tout d'actualité sur la question (Tome III, 2^e édition 1863, p. 49).

En tête du chapitre est indiqué le résumé suivant :

La dyspepsie est bien moins une maladie qu'un phénomène commun à un grand nombre de maladies. — Dans les cas où, en raison de sa prédominance, ce phénomène semble constituer une espèce morbide, il est subordonné à une foule de conditions. — Quelques considérations sur les aptitudes de l'organisme et des organes en particulier à s'accommoder aux stimulants qui agissent sur eux. — Application de ce fait à la question des dyspepsies, etc.

Tout est à lire dans cette lumineuse leçon et rien n'est à retrancher de ses idées sur l'asthénie de Brown, le rôle du système nerveux, les sécrétions stomacales et l'appareil musculaire de l'estomac « qui est aussi essentiel à l'accomplissement des fonctions de l'organe que son appareil sécrétoire » ; « la constipation est une cause de dyspepsie » ; « en beaucoup de circonstances on confond avec les douleurs stomacales les douleurs qui ont pour siège la portion transverse du colon » chez un grand nombre de jeunes femmes ; ce qu'on appelle de la dyspepsie n'est autre chose que de la colalgie. Mathieu a insisté récemment sur ces faits. Elle est un des épiphénomènes assez ordinaires des maladies du foie — les douleurs hépatiques « sont souvent confondues avec les douleurs gastralgiques. »

« Les affections des reins sont encore une des causes assez fréquentes de dyspepsie, surtout chez les vieillards — et Castaigne vient de montrer le rôle de la rétention chlorurée. Dans les maladies de l'utérus, elle en est « le cortège presque obligé ». Trousseau avait vu aussi la réciproque : « en réalité, dit-il, ce sont les troubles gastriques qui ont été le point de départ des troubles utérins. Il a vu également les dyspepsies de la diathèse goutteuse bien avant les travaux de Lœper sur l'oxalemie, et celle de la diathèse dartreuse qui n'est que l'herpétisme de Lancereaux.

Au point de vue de la pratique courante, il existe deux grandes affections de l'estomac : l'ulcère et le cancer avec toutes leurs complications auxquelles il faut toujours penser, ne serait-ce que pour les éliminer. En dehors d'elles il existe un groupe confus pour ceux qui ne savent pas y mettre d'ordre, ce sont les dyspepsies.

Elles existent et le malade en souffre : bien mal inspiré le médecin qui n'en tiendrait aucun compte. Le succès thérapeutique ne répondrait pas à ses efforts et le malade songerait bientôt à un autre médecin.

Simples troubles fonctionnels, c'est entendu, les dyspepsies ont leur individualité démontrée et établie par la clinique et le laboratoire.

Certainement le médecin devra s'assurer que l'estomac est bien en cause, de même que lorsqu'un malade se plaint de dyspnée le médecin éliminera les affections du cœur et des reins, mais quand il aura bien constaté que le malade souffre réellement de l'estomac, lui-même devra s'efforcer de reconnaître le type chimique de la dyspepsie, et cela peut se faire par la clinique seule.

Il distinguera schématiquement, l'hypersthénique ou hyperchlorhydrique de l'hypostérique ou hypochlorhydrique. Cela fait, il aura à étudier la motricité de l'organe (atonique, hypotonique, orthotonique ou hypertonique : types dont l'existence a été démontrée par la radiographie, la situation et les rapports de l'organe.

Il devra vérifier ensuite le fonctionnement des autres segments du tube digestif et de ses annexes les plexes abdominaux, coliques et rénales en particulier. Il ne devra nullement négliger le terrain sur lequel évolue la maladie, enfin il en recherchera les causes.

Il n'y a rien dans tout cela d'étrange : l'examen du malade doit être complet, comme dans toute maladie ; le diagnostic doit être précis, comme dans tous les cas. Car si chez un grand nombre, la dyspepsie est le résultat d'affections d'autres organes, il faut savoir que la réciproque est vraie et que d'autres troubles sont sous la dépendance de l'estomac.

Viennent les indications thérapeutiques, évidemment celles-ci ne consistent point à prendre un bistouri, à pourfendre le malade et à en retirer une masse plus ou moins volumineuse, bien susceptible d'impressionner l'entourage simpliste. Plus de patience et d'esprit clinique sont de mise, il faut savoir commencer par un bout : ce bout est souvent le traitement gastrique et celui-ci donnera des résultats déjà appréciables ; un médecin qui s'arrêterait là n'obtiendrait qu'une amélioration passagère ; mais la thérapeutique doit viser plus haut et plus loin sous peine d'être arrêtée en route par l'insuccès : traiter l'état général et traiter les causes de l'état dyspeptique.

Comme dans toutes les affections fonctionnelles, qu'elles soient du rein, du cœur, du foie ou du poumon, pour bien traiter les dyspepsies il faut débrouiller les éléments morbides, ramener chacun d'eux à sa juste valeur, remplir les différentes indications d'après leur importance.

Voilà pourquoi il est impossible de donner une classification des affections gastriques bien coordonnée. Trop de facteurs entrent en jeu et viennent, suivant la prédominance des uns ou des autres, modifier le type clinique. C'est d'ailleurs la conclusion de Trouseau : *Suivant les cas, même suivant les individus, elle réclame des médications dont les indications peuvent à peine être formulées d'une façon didactique et qui sont subordonnées dans l'application à une foule de circonstances impossible à prévoir, à signaler d'avance et dont l'appréciation appartient tout entière à l'intelligence du praticien* ».

Là justement git la difficulté, c'est pourquoi il faut une grande habitude et une grande pratique de ces affections pour trouver le fil conducteur, rompre ce que Mathieu a appelé les cercles vicieux de la pathologie gastrique, et le rôle d'un spécialiste entraîné à cette analyse est souvent nécessaire.

On doit être reconnaissant à Mr Pauchet d'avoir soulevé cette polémique. Cela permet d'exposer les idées générales sur un chapitre plutôt mal compris que franchement obscur. Dans la suite nous nous proposerons d'étudier les notions certaines qui peuvent servir de guide au praticien.

REVUE DES REVUES

Par le Dr BOSCH.

Ancien interne des Hôpitaux

1) VISCOSITÉ SANGUINE.

On entend par là l'état plus ou moins accentué de fluidité du sang : les anciens y attachaient une grande importance, et ne pratiquaient pas une saignée sans examiner avec soin cette fluidité. Les modernes y retrouvent quelque intérêt, surtout en associant son étude à celle de la tension artérielle : sa mesure se fait aisément en une minute, à l'aide d'un viscosimètre et d'une goutte de sang recueillie à une extrémité digitale. Parmi les causes qui font varier cette viscosité, il faut mettre en première ligne l'hydrémie, c'est-à-dire la plus ou moins grande teneur du sang en eau : or, toutes les fois que le filtre rénal se ferme, l'hydrémie apparaît et la viscosité est diminuée d'autant. Plus la sclérose rénale est avancée et étendue, plus la viscosité est faible. Voici deux malades ayant la même hypertension : l'un a une viscosité élevée, donc pas de rétention d'eau, pas d'altération du filtre rénal : c'est un simple pléthorique au système cardio-rénal non altéré, pouvant bénéficier de la cure par les boissons abondantes, du traitement par les iodures, et somme toute curable par le régime et le traitement. L'autre a une viscosité élevée, donc une sclérose vasculo-rénale plus avancée et plus étendue, le blocage rénal est imminent, la cure de boissons inefficace, les iodures dangereux. Cette étude de la viscosité sanguine, commencée de bonne heure chez tous les hypertendus, permettrait de saisir le moment où la sclérose des artérioles et des glomérules rénaux commence, c'est-à-dire le début de l'artério-sclérose. Il y a là, on le voit, une étude fort intéressante et d'un intérêt pratique immédiat. Il reste à savoir si les mêmes renseignements ne pourraient pas être fournis par un simple coup d'œil jeté sur le faciès du malade, et sur le contenu de son vase de nuit, et si ces procédés dernier cri ne paraîtront pas à beaucoup de médecins un peu spécieux..... j'allais dire un peu visqueux.....

2) IMPETIGO.

Tout d'abord, sachons ne pas le confondre avec l'eczéma des nourrissons et des jeunes enfants, affection rebelle dont la nature et le traitement sont mal connus. Nous n'avons en vue que ces dépôts suintants et croûteux, apanage des enfants lymphatiques, qui siègent sous les narines, derrière les oreilles, aux commissures des lèvres, et qui voisinent avec une kératite phlycténulaire, une rhinite chronique, etc... : sous ces croûtes dorées et infiltrées de staphylocoques sont les lésions suintantes causées par le streptocoque : non soignées, elles peuvent s'étendre et s'éterniser, et d'un bel enfant faire pendant des années un vilain masque, en dépit de tous les dépuratifs dont il est généreusement bourré. C'est cependant une affection bénigne qui ne risque pas de « rentrer », et qu'on peut guérir en quelques jours par un traitement purement local. Tout d'abord faisons tomber les croûtes, qui empêchent d'atteindre la lésion : classiques cataplasmes de féculé, flots de vaseline, coton imbibé d'huile stérilisée, tout est bon à condition qu'on y ajoute un peu de patience et qu'on ne craigne pas de frotter. Une fois les lésions détergées, on les touchera plusieurs fois

par jour avec l'eau d'Alibour coupée d'un tiers d'eau, ou plus simplement avec une solution de sulfate de zinc à 1 pour 200. Il ne reste plus qu'à appliquer matin et soir un topique : on a le choix entre deux excellentes préparations : 1° soit la pommade à l'oxyde jaune de mercure, un gramme pour vingt grammes de vaseline ; 2° soit la fuchsine de Ziehl, telle qu'elle est employée dans les laboratoires pour colorer le bacille de Koch :

Fuchsine.....	1 gramme
Acide phénique.....	5 —
Alcool absolu.....	10 —
Eau distillée.....	100 —

Avec un pinceau d'ouate trempé dans cette solution, on touche légèrement chaque élément : les croûtes se ratatinent rapidement au point de devenir punctiformes : quand on fait sauter ces derniers vestiges de croûte, la fuchsine déposée sur le petit godet sous-jacent cicatrise la lésion du jour au lendemain.

3) STRYCHNINE.

La Strychnine est un des médicaments qui reviennent le plus volontiers sous la plume du médecin ; c'est le remède spécifique de l'insuffisance nerveuse, et par l'intermédiaire de la cellule nerveuse, de la débilité musculaire : c'est le médicament de choix dans la neurasthénie pure, dans les névrites, dans le tabes lui-même, et d'une façon générale dans tous les cas de débilité organique. Mais pour en obtenir un effet utile, il faut que, sans cesser d'être maniée avec prudence, la strychnine ne le soit plus avec cette pusillanimité qui le fait prescrire d'ordinaire aux doses d'un demi à un milligramme par jour. — Il faut : 1° l'employer à doses intensives, et atteindre la dose maxima variable avec chaque individu, et indiquée par les premières réactions physiologiques : c'est tantôt un sentiment d'ivresse légère, tantôt un peu de vertige, tantôt de la raideur des mâchoires ou des jambes : ces troubles légers durent vingt minutes, une demi-heure, puis disparaissent et le malade ressent alors un grand bien-être. Cette réaction ne tarde pas d'ailleurs à ne plus se produire, l'accoutumance se faisant très vite ; on augmente alors de nouveau les doses jusqu'au moment où la réaction devient plus forte et ne cède plus ; 2° en procédant ainsi, on peut, en débutant par 4 milligrammes le premier jour (on emploiera de préférence le sulfate de strychnine en injection sous-cutanée) (1), et en augmentant d'un demi-milligramme chaque jour, atteindre la dose de deux centigrammes par injection et en renouvelant celle-ci au bout de six heures (la strychnine s'élimine avec une rapidité extrême), arriver à administrer cinq à six centigrammes par jour. On sera récompensé des quelques minutes de cette méthode par les résultats qu'elle donne : ainsi maniée, la strychnine peut être considérée comme le médicament héroïque de l'asthénie : elle est à la dépression ce que la morphine est à la douleur.

4) REGLAGE DES TÊTES.

Si l'on rencontre de moins en moins aujourd'hui le nourrisson qui tette le jour « quand il a faim, » et la nuit

toutes les fois qu'il crie, on voit encore trop souvent des mamans scrupuleusement attentionnées à suivre les conseils que leur donnent sages-femmes ou accoucheurs : une tétée toutes les deux heures dans le jour, et une ou deux pendant la nuit : c'est-à-dire que l'estomac de leur bébé réalise, du premier coup, un des problèmes les plus ardu de la mécanique, la machine à mouvement perpétuel. — Il est bon, cependant, que l'estomac du nourrisson ait, comme tout organe, des alternatives de travail et de repos : deux heures pour digérer, une heure pour se reposer ne sont pas de trop. — Donc une tétée toutes les 3 heures ; quant au repos de la nuit, il doit être respecté et sacré, il faut, dès la naissance, et ce n'est qu'une habitude à prendre, ne donner aucune tétée la nuit : toute la maison bénéficiera de ce repos. Comme quantités de lait, on se basera uniquement sur le poids de l'enfant, en lui fournissant une ration égale au sixième de son poids, 500 grammes de lait par 3 kilogrammes de poids, etc.

Si l'enfant est au biberon, on donnera par tétée une quantité égale à la somme obtenue, en multipliant par 2 les deux premiers chiffres du poids, et en ajoutant 10 ou 20, suivant l'âge de l'enfant.

Par exemple, enfant de 4.260 grammes : $42 \times 2 = 84 + 10$ ou $+ 20 = 94$ à 114 grammes de lait par tétée.

Dans chaque biberon on se contentera de mettre 25 grammes d'eau, ce sera un coupage suffisant, surtout si les laitiers, pédiatres très avertis de la dyspepsie par le lait pur, ont pris les devants. Mais si l'enfant est au sein, et qu'il tette vigoureusement, qu'on ne s'embarrasse pas trop de ces chiffres : on le pèsera tous les huit ou quinze jours, et on ne s'affolera pas pour une tétée insuffisante : les enfants n'ont pas la même appétence à chaque repas, ils prendront une fois 100 grammes seulement, la fois suivante 200 grammes ; de même leur poids peut rester plusieurs jours stationnaire. La balance, comme le thermomètre, est un instrument qu'on doit infliger aux enfants malades, non aux bien portants.

5) ASTHME ET FOSSES NASALES.

Nul n'ignore les merveilleuses ressources que la thérapeutique classique offre aux asthmatiques : après les avoir proménés de l'iodure à l'arsenic, en passant par la cure du Mont-Dore, elle leur réserve encore la piqûre de morphine au moment des grandes crises : aussi les malheureux résignés finissent par dire, en guise de traitement, « j'ai mon asthme » en attendant qu'ils soupirent « j'ai mon emphyseme ». Il y a plus et mieux à faire aujourd'hui : sans doute l'asthmatique est un terrain spécial d'arthritique et d'intoxiqué, et, si l'on peut employer une comparaison d'automobiliste, un individu dont la carburantion se fait mal. Mais nombre de gens sont dans le même cas, et n'aboutissent jamais cependant à la crise d'asthme : pour créer celle-ci, il faut de plus un réflexe spécial dont le point de départ siège le plus souvent dans les fosses nasales, parfois dans le naso-pharynx, exceptionnellement au niveau du larynx et de la trachée. Ce sont tantôt des déviations ou éperons de la cloison, tantôt de l'hypertrophie des cornets ou un paquet de végétations adénoïdes, tantôt des points laryngés ou trachéaux hypersensibles. Or, toutes ces zones d'irritation peuvent aujourd'hui être vues et soignées par le spécialiste : à lui de cautériser, de gratter ou de réséquer, d'assurer la perméabilité des fosses nasales et la liberté du cavum, de rendre le larynx et la trachée moins chatouilleux. Le résultat dépassera souvent toute espérance : sans doute le malade gardera encore une certaine tendance à faire aisément du spasme bronchique,

(1) On peut utiliser une solution au centième, le centimètre cube de la seringue de Pravaz contenant un centigramme, chacune des vingt divisions correspond à un demi-milligramme. — Si l'emploi des injections est impossible, on utilisera la voie stomacale, soit avec des granules titrés à un demi-milligramme, soit avec la même solution au centième, dont une goutte correspond à un demi-milligramme.

mais les grandes crises ne se produiront plus : grâce à cette notion nouvelle, qui permet d'atteindre le point de départ du réflexe bronchique, l'asthme est devenu la plus curable des maladies.

6) TRAITEMENT ABORTIF DE LA CATARACTE AU DÉBUT.

Entre le moment où le malade revient de chez l'oculiste avec son diagnostic de cataracte, et celui où il sera opéré, il s'écoule un laps de temps, qui se chiffre d'ordinaire par plusieurs années : il reste toujours vrai, en effet, que la maturité complète de la cataracte est la condition indispensable d'une intervention utile. On peut mettre à profit cette longue période pour tenter un traitement abortif, par les bains et les collyres iodurés. Pour les malades qui ont peu de temps à perdre, on se contentera de l'usage des collyres : pour les autres on prescrira des bains tièdes d'une demi-heure pour chaque œil, à l'aide d'ocillères en verre dont le bord est recouvert de caoutchouc et épouse les bords de l'orbite par une faible pression

sans fatigue ni douleur pour le malade. Pour les collyres comme pour les bains, on se servira de la solution suivante :

Iodure de sodium desséché.....	5 grammes
Chlorure de calcium cristallisé..	5 —
Eau distillée.....	400 —

Employée dans les cas au début, ce traitement permettrait d'enrayer au moins 8 cataractes sur 10, d'en guérir une, et de n'avoir en moyenne qu'un cas d'insuccès. Il doit, il est vrai, durer plusieurs années sans interruption, mais en la circonstance ce n'est pas un inconvénient : alors même que le succès ne couronnerait pas une si longue patience, ce serait encore un bon résultat que d'avoir su occuper le malade en lui donnant l'espoir d'échapper un jour au couteau de Graeffe : l'espoir n'est-il pas, en bien des cas, l'équivalent de la guérison ?

D'après les Docteurs Martinet, Triboulet, Hartenbert, Terrien, Wicart et Dor.

UN DISCIPLE DE DESCARTES

BOSSUET ANATOMISTE ET PHYSIOLOGISTE ⁽¹⁾

Par A.-F. LE DOUBLE,

De l'Académie de Médecine

(Suite)

Depuis qu'ils ont appris à penser et à réfléchir, les hommes ont eu recours à deux doctrines opposées pour expliquer les divers phénomènes dont ils sont témoins. Pour les uns l'esprit existerait en soi et la matière serait soumise à ses lois ; pour les autres, l'esprit ne serait qu'une émanation de la matière. Des savants éminents et de profonds penseurs ont, depuis des siècles, cherché à affirmer et à établir la supériorité de l'une de ces deux doctrines sur l'autre. Devant les matérialistes soutenant que le monde sensible est le seul existant, que notre âme n'est que la collectivité des sensations qui nous viennent des objets extérieurs et des idées qui en dérivent comme Dieu n'est autre chose que la génération inconsciente de la nature, Bossuet devait donc étudier les opérations des organes des sens et celles du système nerveux, le plus précieux joyau de notre corps qui en dépend, d'une façon plus approfondie que celle des autres organes. Il n'a eu garde d'y manquer. Et c'est ainsi qu'après avoir défini, comme on vient de le voir, ce qu'il faut entendre par le mot sensation, classé les sensations, indiqué comment se propage, par la vibration moléculaire des cellules et des fibres nerveuses, l'impression qui lui donne naissance, le temps que peut persister cette impres-

sion, etc., il a abouti à cette conclusion générale : « qu'il se fait en toutes les sensations un mouvement enchaîné qui commence à l'objet et se termine au dedans du cerveau. » Puis dans six nouvelles propositions que voici et dont chacune est suivie, de même que celles que j'ai retranscrites précédemment, de plus ou moins longs développements, il a « fait voir de quoi l'âme est instruite par les sensations, et l'usage qu'elle en fait, tant pour le corps que pour elle-même » :

« PROPOSITION VII. — *Ce qui se fait dans les nerfs, c'est-à-dire l'ébranlement auquel le sentiment est attaché, n'est ni senti ni connu.*

« Quand nous voyons, quand nous écoutons, ou que nous goûtons, nous ne sentons ni ne connaissons en aucune manière ce qui se fait dans notre corps ou dans nos nerfs, et dans notre cerveau, ni même si nous avons un cerveau et des nerfs. Tout ce que nous apercevons, c'est qu'à la présence de certains objets, il s'excite en nous divers sentiments : par exemple, ou un sentiment de plaisir ou un sentiment de douleur, ou un bon ou un mauvais goût, et ainsi du reste. Ce bon et ce mauvais goût se trouve attaché à certains mouvements des organes, c'est-à-dire des nerfs ; mais ce bon et ce mauvais goût ne nous fait rien sentir ni apercevoir ce que se fait dans les nerfs.

(1) Voir *La Gazette Médicale du Centre* depuis le premier juin 1912.

« Tout ce que nous en savons nous vient du raisonnement, qui n'appartient pas à la sensation et n'y sert de rien. »

Cette proposition du maître unique du sublime, de la clarté, de l'énergique et du pathétique, complète celles-ci exprimées avant par lui :

« Les sens n'apprennent pas ce qui se fait dans leurs organes. Quand je regarde ou que j'écoute, je ne sens ni l'ébranlement qui se fait dans le tympan que j'ai dans l'oreille, ni celui des nerfs optiques que j'ai dans le fond de l'œil. Lorsque ayant les yeux blessés ou le goût malade, je sens tout amer et je vois tout jaune, je ne sais point par la vue ni par le goût l'indisposition de mes yeux ou de ma langue. J'apprends tout cela par les réflexions que je fais sur les organes corporels, dont mon seul entendement me fait connaître les usages naturels avec leurs dispositions bonnes ou mauvaises... »

En dépit des immenses progrès des sciences naturelles il n'y a rien à retrancher, ni à ajouter à ces affirmations.

« PROPOSITION VIII. — *Non seulement nous ne sentons pas ce qui se fait dans nos nerfs, c'est-à-dire leur ébranlement; mais nous ne sentons non plus ce qu'il y a dans l'objet qui le rend capable de les ébranler, ni ce qui se fait dans le milieu par où l'impression de l'objet vient jusqu'à nous.* »

« Cela est constant par l'expérience. La vue ne nous rapporte pas les diverses réflexions de la lumière qui se font dans les objets et dont nos yeux sont frappés; ni comme il faut que l'objet ou le milieu soient faits pour être opaques ou transparents, pour causer les réflexions et les réfractions, et les autres accidents semblables; ni pourquoi le blanc ou le noir dilatent nos nerfs ou les resserrent, et ainsi des autres couleurs. L'ouïe ne nous fait sentir ni l'agitation de l'air, ni celle des corps résonnants, que nous pourrions ignorer si nous ne le savions d'ailleurs. L'odorat ne nous dit rien des vapeurs qui nous affectent, ni le goût, des sucs exprimés sur notre langue, ni comment ils doivent être faits pour nous causer du plaisir ou de la douleur, de la douceur ou de l'aigreur ou de l'amertume. Enfin, le toucher ne nous apprend pas ce qui fait que l'air chaud ou froid dilate ou ferme nos pores, et cause à tout notre corps, principalement à nos nerfs, des agitations si différentes.

« Lorsque nous nous sentons enfoncer dans l'eau et dans les corps mous, ce qui nous fait sentir cet enfoncement, c'est que le froid ou le chaud que nous sentions qu'à une partie, s'étend plus avant; mais pour savoir ce qui fait que ce corps nous cède, le sens ne nous en dit mot.

« Il ne nous dit non plus pourquoi les corps nous

résistent, et à regarder la chose de près, ce que nous sentons alors, c'est seulement la douleur qui s'excite ou qui se commence par la rencontre des corps durs et mal polis, dont la dureté blesse le nôtre plus tendre.

« Si l'eau et les corps humides s'attachent à notre peau, et s'y font sentir, le sens ne découvre pas la délicatesse de leurs parties, qui les rend capables d'entrer dans nos pores, et de s'y tenir attachées; ni pourquoi les corps secs n'en font autant qu'étant réduits en poussière; ni d'où vient la différence que nous sentons entre la poudre et les gouttes d'eau qui s'attachent à notre main. Tout cela n'est pas aperçu précisément par le toucher; et enfin aucun de nos sens ne peut seulement soupçonner pourquoi il est touché par ces objets.

« Toutes les choses que je viens de remarquer n'ont besoin, pour être entendues, que d'une simple exposition. Mais on ne peut se la faire à soi-même trop claire ni trop précise, si on veut comprendre la différence du sens et de l'entendement, dont on est sujet à confondre les opérations. »

Avant d'écrire ces lignes le Prince de l'éloquence chrétienne, nourri de l'Évangile à l'École des anciens Pères, avait aussi écrit celles-ci (1) :

« Les sens ne disent pas non plus ce qu'il y a dans leurs objets capable d'exciter en moi les sensations. Ce que je sens quand je dis, j'ai chaud, ou je brûle, sans doute, n'est pas la même chose que ce que je conçois dans le feu quand je l'appelle chaud et brûlant. Ce qui me fait dire, j'ai chaud, c'est un certain sentiment que le feu, qui ne sent pas, ne peut avoir; et ce sentiment augmenté jusqu'à la douleur, me fait dire que je brûle.

« Quoique le feu n'ait en lui-même ni le sentiment, ni la douleur qu'il excite en moi, il faut bien qu'il ait en lui quelque chose capable de l'exciter. Mais ce quelque chose, que j'appelle la chaleur du feu, n'est point connu par les sens; et si j'en ai quelque idée, elle me vient d'ailleurs.

« Ainsi les sens ne nous apportent que leurs propres sensations, et laissent à l'entendement à juger des dispositions qu'ils marquent dans les objets. L'ouïe m'apporte seulement les sons, et le goût l'amer et le doux. Comment il faut que l'air soit ému pour causer du bruit; ce qu'il y a dans les viandes qui me les fait trouver amères ou douces, sera toujours ignoré, si l'entendement ne le découvre. »

Sauf en ce qui concerne l'action nocive de l'obscurité prolongée et de la réverbération de la neige pendant un certain temps sur le sens de la vue, qui n'est pas due, on le sait, à la dilatation ou au resser-

(1) *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. I, art. 7.

rement des nerfs optiques, l'ouverture ou la fermeture des pores de la peau par l'air chaud ou froid et l'entrée de l'eau et des corps humides dans les pores de la peau, toutes les assertions formulées dans la proposition VIII sont exactes. Les modifications de calibre que subiraient sous l'influence des variations de température les orifices des glandes sébacées, et des glandes sudoripares, incluses dans le derme, restent toujours à démontrer. Et tout semble aujourd'hui contredire l'opinion également admise par les Anciens : que la peau saine absorbe l'eau (1). Il y a quelques années, à Vienne, à l'occasion d'un traitement nouveau des maladies cutanées, on a constaté, en évitant toute cause d'erreur, que des malades plongés pendant des mois dans un bain éprouvaient le sentiment de la soif et étaient obligés d'ingérer autant de liquide que s'ils avaient vécu à l'air libre. Le peu d'eau qui est parfois absorbé dans un bain s'introduit soit au niveau des points où la peau se continue avec la muqueuse, soit par les orifices des glandes sébacées et sudoripares. C'est une loi générale des organismes tant végétaux qu'animaux, que l'épiderme s'oppose aux échanges : les écorces végétales, l'épiderme d'un fruit ont infiniment d'analogie avec la peau, l'épiderme animal : or, l'épiderme d'un grain s'oppose aux échanges et empêche par exemple ce fruit de se dessécher aussi longtemps qu'il est intact; le peu de dessiccation qui se produit a lieu par le pédicule. Du reste la structure de l'épiderme est très peu favorable à la pénétration des liquides déposés à sa surface et l'on se demande comment un tel passage pourrait se faire à travers ses couches cornées enduites de matière grasse.

« PROPOSITION IX. — *En sentant, nous apercevons seulement la sensation elle-même, mais quelquefois terminée à quelque chose qu'on appelle objet.*

« Pour ce qui est de la sensation il n'est pas besoin de prouver qu'elle est aperçue en sentant; chacun en est à soi-même un bon témoin, et celui qui sent n'a pas besoin d'en être averti.

« C'est pourtant par quelque autre chose que la sensation que nous connaissons la sensation; car elle ne peut pas réfléchir sur elle-même, et se tourne toute à l'objet auquel elle est terminée.

« Ainsi le vrai effet de la sensation est de nous aider à discerner les objets. En effet, nous distinguons les choses qui nous touchent ou nous envi-

ronnent, par les sensations qu'elles nous excitent; et c'est comme un enseigne que la nature nous a donnée pour les connaître.

« Mais, avec tout cela, il paraît, par les choses qui ont été dites, qu'en vertu de la sensation précisément prise, nous ne connaissons rien du tout du fond de l'objet; nous ne savons, ni de quelles parties il est composé, ni quel en est l'arrangement, ni pourquoi il est propre à nous renvoyer les rayons, ou à exhaler certaines vapeurs, ou à exciter dans l'air tant de divers mouvements qui font la diversité des sons, et ainsi du reste. Nous remarquons seulement que nos sensations se terminent à quelque chose hors de nous, dont pourtant nous ne savons rien, sinon qu'à sa présence il se fait en nous un certain effet, qui est la sensation.

« Il semblerait qu'une perception de cette nature ne serait guère capable de nous instruire. Nous recevons pourtant de grandes instructions par le moyen de nos sens et voici comment : »

Dans cette proposition, de même que dans la plupart de celles qui précèdent, quelques assertions ont besoin d'être développées. Je citerai les quatre suivantes :

A. — « Pour ce qui est de la sensation, il n'est pas besoin de prouver qu'elle est aperçue en sentant. C'est ce que, dans le chapitre II de son *Traité de la liberté arbitre*, Bossuet a appelé : « l'évidence du sentiment et de l'expérience. »

B. — « La sensation avertit de la présence de l'objet, mais sans le faire connaître lui-même;... elle ne nous révèle rien de ce qui se passe dans le soleil ni dans nos organes, etc, (1) » Ce rôle appartient à l'acte de l'intelligence ou à l'idée que le même auteur a défini : « ce qui représente à l'entendement la vérité de l'objet entendu. » (*Logique*, liv. I, ch. II.)

C. — « C'est par quelque autre chose que la sensation que nous connaissons la sensation; car elle ne peut pas réfléchir sur elle-même, et se tourne tout à l'objet auquel elle est terminée. » Les organes des sens reçoivent, en effet, des impressions des objets, d'où résultent des sensations, mais ne peuvent pas leurs propres sensations. Aujourd'hui même l'étude la plus minutieuse des fibres et des cellules nerveuses au moyen de l'ultra-microscopie ne peut nous l'apprendre.

En prétendant « que les sens donnent lieu à la connaissance de la vérité, mais que ce n'est pas précisément par eux qu'on la connaît... que c'est par quelque autre chose que nous connaissons la sensation... qu'elle ne peut pas se réfléchir sur elle-même... que ce qui se fait dans les nerfs et les organes auxquels le sentiment est attaché n'est

(1) Toute une méthode thérapeutique (*méthode iatraliptique*) est basée sur le pouvoir d'absorption de la peau. Mais il convient de remarquer que dans cette méthode on altère la peau par des actions mécaniques, par le frottement, comme dans les frictions mercurielles ou bien par des actions chimiques, comme dans les applications de teintures alcooliques, de pommades rances, etc., etc.

(1) *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. IV, art. 1.

ni senti ni connu » et en ne s'étant pas attardé à fournir de ces faits une explication qu'avec des moyens d'observation et d'expérimentation infiniment plus puissants que les siens, nous cherchons toujours, l'auteur *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, ne peut donc qu'être approuvé. D'autant plus approuvé, que pour agir ainsi il a dû se dérober à l'influence d'un des deux Pères de l'Eglise et de l'Ecole pour lequel il a professé jusqu'à son dernier souffle une vive et profonde admiration et dont il a fréquemment adopté l'esprit et les principales pensées, de saint Thomas d'Aquin qui a déclaré : « que cette sorte de retour sur soi-même par la conscience excède la puissance de chacun des sens, précisément parce que chacun des sens ne peut rien percevoir qu'au moyen d'une modification spirituelle exigeant une certaine indépendance de la matière (1)... Que la matière organique ne peut donc se replier sur elle-même pour se percevoir agissante... » *Ad operationem autem sensus requiritur immutatio spiritualis per quam intentio formæ sensibilis fiat in organa sensus... Non completur ejus reditio : quia sensus nihil cognoscit nisi per organum corporale. Non est autem possibile quod organum medium cadat inter potentiam sensitivam et se ipsum.* » (St Th. in secundum de Anima, lect. 24 et de Veritate, q. I. a. IX).

D. — « Nous distinguons les choses qui nous touchent et nous environnent, par les sensations qu'elles nous excitent ; et c'est comme une enseigne que la nature nous a donnée pour les connaître. » Le caractère qu'a la sensation d'être le *signe* ou l'*enseigne* des objets a été très étudiée de nos jours. Joubroy l'a dénommé le *caractère instructif* de la sensation, qualification empruntée évidemment au plus fameux des orateurs chrétiens puisque celui-ci a noté dans la proposition XI : « Le plaisir et la douleur servent à l'âme d'instruction. »

« PROPOSITION X. — *Les sensations servent à l'âme à l'instruire de ce qu'elle doit ou rechercher ou fuir pour la conservation du corps qui lui est uni.*

« L'expérience justifie cet usage des sensations ; et c'est peut-être la première fin que la nature se propose en nous les donnant ; mais à cela il faut ajouter quelque chose que nous allons dire.

« PROPOSITION XI. — *L'instruction que nous recevons par les sensations serait imparfaite, ou plutôt nulle, si nous n'y joignons la raison.*

« Ces deux propositions seront éclaircies toutes deux ensemble, et il ne faut que s'observer soi-même pour les entendre...

(1) Non dans le sens strict du mot, par conséquent. Pour saint Thomas d'Aquin il ne s'agit que d'une modification d'un ordre supérieur à l'ordre physico-chimique.

« Car les choses sont tellement disposées, que ce qui est convenable au corps est accompagné de plaisir, comme ce qui est nuisible est accompagné de douleur : de sorte que le plaisir et la douleur servent à intéresser l'âme dans ce qui regarde le corps, et l'obligent à chercher les choses qui en font la conservation.

« Ainsi quand le corps a besoin de nourriture ou de rafraîchissement, il se fait en l'âme une douleur qu'on appelle faim et soif et cette douleur nous sollicite à manger et à boire.

« Le plaisir s'y mêle aussi, pour nous y engager plus doucement. Car outre que nous sentons du plaisir à faire cesser la douleur de la faim et de la soif, le manger et le boire nous causent d'eux-mêmes un plaisir particulier qui nous pousse encore davantage à donner au corps les choses dont il a besoin.

« C'est en cette sorte que le plaisir et la douleur servent à l'âme d'instruction pour lui apprendre ce qu'elle doit au corps ; et cette instruction est utile, pourvu que la raison y préside. Car le plaisir, de lui-même, est un trompeur ; et quand l'âme s'y abandonne sans raison, il ne manque jamais de l'égarer, non seulement en ce qui la touche, comme quand il lui fait abandonner la vertu, mais encore en ce qui touche le corps, puisque souvent la douceur du goût nous porte à manger et à boire tellement à contre temps, que l'économie du corps en est troublée.

« Il y a aussi des choses qui nous causent beaucoup de douleur, et toutefois qui ne laissent pas d'être dans la suite un grand remède à nos maux.

« Enfin, toutes les autres sensations qui se font en nous servent à nous instruire. Car chaque sensation différente présuppose naturellement quelque diversité dans les objets. Ainsi ce que je vois jaune, est autre que ce que je vois vert ; ce qui est amer au goût, est autre que ce qui est doux ; ce que je sens chaud, est autre que ce que je sens froid. Et si un objet qui me causait une sensation commence à m'en causer une autre, je connais par là qu'il est arrivé quelque changement. Si l'eau qui me semble froide commence à me sembler chaude, c'est que depuis elle aura été mise sur le feu. Et cela, c'est discerner les objets, non point en eux-mêmes, mais par les effets qu'ils font sur nos sens, comme une marque posée au dehors. »

Dans les lignes qui précèdent il n'est pas dit laquelle des deux sensations physiques, l'agréable ou la désagréable, le plaisir ou la douleur, vaut le mieux pour notre conservation et notre instruction. Et, cependant, il est universellement admis depuis fort longtemps que c'est la douleur, à condition qu'elle ne dure pas trop et qu'elle soit tolérable. Dans

les limites où elle peut être supportée sans tuer, elle prévient, en effet, plus de maux qu'elle n'en cause. Comment saurions-nous que nos organes s'altèrent ou que leurs fonctions sont troublées, si nous n'en étions avertis par elle ? Siégeant dans le même point que les lésions organiques et proportionnée, d'ordinaire, à leur gravité, elle est à la fois le guide du malade et du médecin. Elle nous enseigne la modération et la tempérance, puisque nous ne pouvons pas aller au delà du besoin, ni dépasser la mesure de nos forces sans pâtir. Elle nous apprend à réfréner nos passions. Sans elle, nous ne connaîtrions pas la commiseration. Comment pourrions-nous nous apitoyer sur des souffrances dont nous n'aurions aucune idée ? On peut même avancer qu'elle entre pour quelque chose dans les éléments du bonheur, toujours à la condition de n'être ni trop prolongée ni trop vive, car lorsqu'elle cesse nous trouvons dans l'état normal une douceur que nous ne soupçonnions pas auparavant.

C'est en réfléchissant à cette utilité de plaisir et de la douleur, aussi bien pour le physique que pour le moral, que le philosophe-poète de Ferney s'est exclamé :

Mortels à vos plaisirs reconnaissez un Dieu
Que dis-je ? à vos plaisirs ! c'est à la douleur même
Que je connais de Dieu la sagesse suprême.
Ce sentiment si prompt dans nos corps répandu,
Parmi tous nos dangers, sentinelle assidu,
D'une voix salutaire incessamment nous crie :
Ménagez, défendez, conservez votre vie (1).

Pour distinguer les choses qui sont autour de nous et juger par quel endroit elles peuvent faire du bien ou du mal à notre corps, il faut encore, a poursuivi Bossuet, que la raison nous dirige sans quoi nos sens pourraient nous tromper.

« Car le même objet, vu à même distance, me paraît grand dès que je l'estime plus éloigné, et me paraît moindre dès que je l'estime plus près ; par exemple, la lune me paraît plus grande étant vue à l'horizon, et plus petite quand elle est fort élevée, quoiqu'en l'une et l'autre position, elle soit vue précisément sous le même angle c'est-à-dire à même distance. Le même bâton, qui me paraît droit dans l'air, me paraît courbe dans l'eau. La même eau, quand elle est tiède, si j'ai la main chaude me paraît froide ; et si je l'ai froide, me paraît chaude. Tout me paraît vert à travers un verre de cette couleur ; et par la même raison, tout me paraît jaune, lorsque la bile, jaune elle-même, s'est répandue sur mes yeux. Quand la même humeur se jette sur la langue

tout me paraît amer. Lorsque les nerfs qui servent à la vue et à l'ouïe sont agités au dedans, il se forme des étincelles, des couleurs, des bruits confus ou des tintements qui ne sont attachés à aucun objet sensible. Les illusions de cette sorte sont infinies.

« L'âme serait donc souvent trompée, si elle se fiait à ses sens sans consulter la raison. Mais elle peut profiter de leur erreur ; et toujours, quoi qu'il arrive, lorsque nous avons des sensations nouvelles, nous sommes avertis par là qu'il s'est fait quelque changement, ou dans les objets qui nous paraissent, ou même dans les organes de nos sens. Dans les objets, quand ils sont changés, comme quand de l'eau froide devient chaude, ou que des feuilles, auparavant vertes, deviennent pâles étant desséchées. Dans le milieu, quand il est tel qu'il empêche ou qu'il rompt l'action de l'objet, comme quand l'eau rompt la ligne du rayon qu'un bâton renvoie à nos yeux. Dans l'organe des sens, quand il est notablement altéré par les humeurs qui s'y jettent, ou par d'autres causes semblables.

« Au reste, quand quelqu'un de nos sens nous trompe, nous pouvons aisément rectifier ce mauvais jugement par le rapport des autres sens, et par la raison. Par exemple, quand un bâton paraît courbé à nos yeux étant dans l'eau, outre que, si on l'en retire, la vue se corrigera elle-même, le toucher que nous sentirons affecté comme il a accoutumé de l'être quand les corps sont droits, et la raison seule, qui nous fera voir que l'eau ne peut pas tout d'un coup l'avoir rompu, nous peut redresser. Si tout me paraît amer au goût ou que tout semble jaune à ma vue, la raison me fera connaître que cette uniformité ne peut pas être venue tout à coup aux choses où auparavant j'ai senti tant de différence ; et ainsi je connaîtrai l'altération de mes organes, que je tâcherai de remettre à leur naturel.

« Ainsi nos sensations ne manquent jamais nous instruire, je dis même quand elles nous trompent. »

Dans l'article 7 du chapitre 1^{er} du même ouvrage l'auteur avait déjà précédemment noté que les sens donnent lieu à la connaissance de la vérité, ce n'est pas précisément par eux qu'on connaît, et cité ces quelques autres exemples de illusions des sens : « Quand je vois les arbres d'une longue allée, quoiqu'ils soient tous à peu près égaux, se diminuer peu à peu à mes yeux, en sorte que la diminution commence dès le second, et se continue à proportion de l'éloignement ; quand je vois un poli et continu, ce qu'un microscope me fait voir rude, inégal et séparé..... ; quand, emporté dans un bateau par un mouvement égal, je me sens comme immobile avec tout ce qui est dans le vaisseau, pendant que je vois le reste, qui ne branle pourtant

(1) VOLTAIRE. Disc. en vers. Cinquième disc. : *Sur la nature du plaisir.*

pas, comme s'enfuyant de moi, en sorte que je transporte mon mouvement à des choses immobiles, et leur immobilité à moi qui remue; ces choses, et mille autres de même nature où les sens ont besoin d'être redressés, me font voir que c'est par quelque autre faculté que je connais la vérité et que je la discerne de la fausseté.

« Et cela ne se trouve pas seulement dans les sensibles que nous avons appelés communs, mais encore dans ceux qu'on appelle propres. Il m'arrive souvent de voir, sur certains objets, certaines couleurs ou certaines taches qui ne proviennent point des objets mêmes, mais du milieu à travers lequel je les regarde, ou de l'altération de mon organe. Ainsi des yeux..... éblouis pour avoir été trop arrêtés sur le soleil font voir après cela diverses couleurs, ou en l'air, ou sur les objets, que l'on n'y verrait nullement sans cette altération. Souvent je sens dans l'oreille des bruits semblables à ceux que me cause l'air agité par certains corps sans néanmoins qu'il le soit. Telle odeur paraît bonne à l'un, et désagréable à l'autre. Les goûts sont différents, et un autre trouvera toujours amer ce que je trouve toujours doux. Moi-même je ne m'accorde pas toujours avec moi-même, et je sens que le goût varie en moi autant par la propre disposition de ma langue que par celle des objets mêmes. C'est à la raison de juger de ces illusions des sens et c'est à elle par conséquent à connaître la vérité. »

J'ai dit plus haut que la bile existait normalement dans le sang. La maladie, appelée ictère ou jaunisse, où elle y surabonde, ne s'accompagne, en général, d'aucun trouble des sens. L'amertume de la bouche ne lui est pas spéciale. Galien a mentionné que les ictériques voient en jaune tous les objets, mais, suivant Morgagni, il n'en est ainsi que chez ceux d'entre eux dont l'humeur aqueuse des yeux est fortement imprégnée des principes biliaires. Depuis 1868, je n'ai cependant, ni dans les services hospitaliers dont j'ai eu la direction, ni dans ma clientèle privée, observé ce syndrome pathologique.

Rien ne prouve que l'agitation en dedans des nerfs de la vue et de ceux de l'ouïe sont la cause « des étincelles, des couleurs ou des tintements » dont nous avons conscience « et qui ne sont attachés à aucun objet sensible. » Ces illusions sensorielles résultent, à coup sûr, d'un changement qui s'est fait dans ces nerfs, mais on ignore encore quel est ce changement.

Les illusions des sens ont été étudiées longuement et d'une façon approfondie par Reid (t. I et t. II de l'édition de Jouffroy). Agiraient-elles eût été difficile pour un philosophe si averti. Elles ont été, en effet, à travers les âges, l'objet d'interprétations différentes, voire contradictoires. Et dans une de ses

fables, *Un animal dans la lune*, dont je reproduis la première moitié. La Fontaine, pénétré, lui aussi, des connaissances médicales de son époque (1), n'a pas oublié de le rappeler, en même temps qu'il a reconnu, à l'exemple du pontife dont Rome et Athènes auraient, autant que Meaux, admiré la prodigieuse éloquence, que sans nier la part immense qu'il faut accorder aux sens dans l'acquisition des idées, leur témoignage a besoin parfois d'être contrôlé.

Pendant qu'un philosophe (2) assure
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés.
Un autre philosophe (3) jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.

Tous les deux ont raison, et la philosophie
Dit vrai quand elle dit que les sens tromperont
Tant que sur leur rapport les hommes jugeront:
Mais aussi, si l'on rectifie,

L'image de l'objet sur son éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe et sur l'instrument,
Les sens ne tromperont personne...

J'aperçois le soleil : quelle en est la figure ?
Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour :
Mais si je le voyais là-haut dans son séjour,
Que serait-ce à mes yeux que l'œil de la nature ? (4)
Sa distance me fait juger de sa grandeur :
Sur l'angle et les côtés ma main la détermine.
L'ignorant le croit plat. J'épaissis sa rondeur :
Je le rends immobile ; et la terre chemine.

Bref, je démens mes yeux en toute sa machine...

Je ne suis point d'intelligence
Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts (5),
Ni mon oreille, lente à m'apporter les sons.

Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse :
La raison décide en maîtresse.

Mes yeux, moyennant ce secours,
Ne me trompent jamais en me mentant toujours. »

A la vérité les seules erreurs que nous puissions légitimement rapporter aux sens sont celles qui dépendent d'une perturbation malade ou d'une altération matérielle des organes sensoriaux, les autres tiennent à notre ignorance des lois de la nature. Si

(1) Il a défendu les *Circulateurs* contre les *Anticirculateurs*, composé un long poème sur le quinquina, etc.

(2) DÉMOCRITE. « C'est lui qui a fourni aux Pythagoriciens tout ce qu'ils ont imaginé contre le témoignage des sens, a noté Bayle dans son *Dictionnaire critique*. De l'Ecole de Pythagore cette prévention se transmet à celle du Portique, dont un des oracles disait : « Les sens ils t'éclairent mal ; ils sont sujets à l'erreur ! » (*Pensées de Marc-Aurèle*, ch. XXXIII).

(3) ÉPICURE. « Ce philosophe, a remarqué Fénelon, croit que nos sens n'aperçoivent que des objets actuellement présents, et que, par conséquent, ils ne peuvent jamais se tromper, quant à l'existence de l'objet. C'est pourquoi, dit-il, c'est être fou que de n'exiger pas en ce cas là le rapport des sens pour avoir recours à des raisons. »

(4) Cette expression se retrouve dans les poètes les plus anciens :

Il voit ce beau soleil, l'œil de Dieu et du monde.
(Rémi Belleau, *Complainte de Prométhée*).
Cet astre, âme du monde, œil unique des cieux.
(Régner, *Sonnet II*).

(5) Ni avec mon oreille. Ellipse.

nous connaissions mieux ces lois, nous ne serions point trompés par des effets de perspective, lorsque nous jugeons petits des objets qui ne sont qu'éloignés; et le bâton plongé dans l'eau et que nous paraît brisé, par suite de la réfraction de la lumière, ne nous ferait aucune illusion. Il y a mille circonstances où les erreurs dont nous rendons les sens responsables ne devraient être attribuées qu'à la faiblesse de notre jugement, à la limite de notre esprit ou à un défaut d'attention. Ce qu'ils nous témoignent est vrai, mais nous ne savons pas reconnaître leur témoignage, « nous jugeons inconsidérément des choses » (1). Bossuet l'a, du reste, déclaré ailleurs en ces termes : « Il n'y a que l'entendement qui puisse errer. A proprement parler, il n'y a point d'erreur dans le sens, qui fait toujours ce qu'il doit, puisqu'il est fait pour opérer suivant les dispositions non seulement des objets, mais des organes. C'est à l'entendement, qui doit juger des organes mêmes, à tirer des sensations les conséquences

(1) DESCARTES, VI^e Méditation.

nécessaires; et s'il se laisse surprendre, c'est lui qui se trompe. » Aristote et saint Thomas d'Aquin ont regardé également comme vraies les indications de chaque sens en ce qui lui est propre et fait dépendre l'erreur du travail de composition et de décomposition que l'entendement a accompli sur leurs données.

En affirmant la supériorité de l'intellect sur la sensibilité, Descartes et Malebranche ont attribué, c'est certain, l'erreur à la volonté plutôt qu'à l'entendement; mais il n'es'agit guère là que d'une différence de mot entre eux et l'évêque de Meaux, qui a créé en France un genre d'éloquence de la chaire que nul n'avait possédé avant lui et que depuis nul n'a même aspiré à égaler. Celui-ci a convenu, en effet, que l'entendement livré à lui-même ne se trompe pas: que « tout ce qu'on entend est vrai... » que « le faux qui n'est rien de soi, n'est ni entendu ni intelligible (1). »

(A suivre).

(1) De la connaissance de Dieu et de soi-même, ch. I, art. 16.

UROLOGIE PRATIQUE

Par le D^r Octave CHAVAILLON

Docteur en médecine
Pharmacien en chef de l'Hospice général.

Recherches cliniques

L'examen des urines est un des plus utiles éléments de diagnostic dans de nombreux cas pathologiques.

Il est donc nécessaire d'être renseigné rapidement et exactement sur la présence des principes anormaux, en particulier sur l'albumine et le sucre qu'on doit toujours rechercher au cours d'un examen de malade. Mais trop souvent les résultats fournis par une analyse sommaire sont plutôt de nature à égarer qu'à éclairer. Un de nos savants urologistes en faisait la constatation il y a quelques années en écrivant les lignes suivantes :

« Combien de fois, hélas ! il nous a été permis de constater que des urines ont été déclarées renfermer de l'albumine, du sucre, des quantités inimaginables d'urée ou d'acide urique, alors qu'elles étaient soit normales, soit riches en phosphates, ou seulement très concentrées.

« Combien de fois aussi avons-nous été conduits à demander à certains praticiens de bien vouloir vérifier leur liqueur de Fehling, et avoir appris que par l'ébullition celle-ci se réduisait d'elle-même.

« Alors combien de gens faussement déclarés glucosuriques, ont eu à subir un traitement intempestif, jusqu'au jour où, changeant de chimiste et par conséquent de « liqueur de Fehling » ils se reconnaissaient guéris...

« Combien aussi de régimes lactés prescrits à la suite d'une analyse sommaire au cours de laquelle la chaleur ayant produit un précipité, celui-ci avait été pris pour de l'albumine. »

Nous reconnaissons qu'il n'y a rien d'exagéré dans les lignes précédentes et nous nous efforcerons dans cette

courte note de mettre en garde le médecin contre les nombreuses causes d'erreurs que réservent les recherches de l'albumine et du sucre. Les méthodes employées par nous sont simples, elles ont été longuement expérimentées dans notre laboratoire, nous ne saurions trop les recommander aux médecins praticiens, elles leur fourniront les indications nécessaires pour obtenir des résultats suffisamment précis pour les besoins de la clinique.

Recherche du Glucose

Le meilleur réactif est la liqueur de Fehling ou liqueur cupropotassique. Nous savons en effet que le glucose réduit les solutions alcalines d'hydrate cuivrique en donnant de l'oxyde cuivreux. La technique ordinairement employée pour cette recherche est aussi mauvaise que simple : introduire dans un tube à essai 3 centimètres cubes environ de réactif, porter à l'ébullition pour s'assurer que la liqueur de Fehling ne se réduit pas d'elle-même et reste bleue. Cette opération effectuée ajouter 3 centimètres cubes d'urine, mélanger et porter de nouveau à l'ébullition. Si y a du sucre le mélange se trouble, verdit, puis jaunit et passe à l'orange ou même au rouge ou au brune foncé.

Cette méthode, nous le répétons, est mauvaise, elle doit être rejetée.

Causes d'erreurs.

L'acide urique, les urates, l'albumine, l'acide oxalique en excès, la créatine, la créatinine, l'alcapnone; certains médicaments, l'antipyrine, le chloral, le chloroforme,

l'essence de térébenthine, l'acide chrysophonique, provenant de l'ingestion de rhubarbe ou de séné, le copahu et ses composés, l'acétanilide par ses dérivés de l'acide glycuronique et enfin l'urine des mangeurs d'asperges réduisent la liqueur de Fehling ou empêchent une réduction franche, en un mot faussent la réaction.

Précautions nécessaires.

Une opération préalable s'impose, elle a pour but d'éliminer le plus grand nombre possible de substances perturbatrices en les entraînant dans des composés insolubles, c'est la *défécation* de l'urine.

Parmi les nombreux défécants employés, celui auquel nous donnons la préférence pour ces recherches cliniques est le sous-acétate de plomb liquide, le vulgaire « Extrait de saturne ».

Technique recommandée.

1^o Par la liqueur de Fehling :

a. Prendre 20 centimètres cubes d'urine, ajouter 2 centimètres cubes extrait de saturne, agiter, filtrer.

b. Chauffer dans un tube à essai 4 centimètres cubes liqueur de Fehling y verser quelques gouttes d'urine préalablement défécquée et filtrée, porter à l'ébullition, si, au bout de quelques instants, il ne se produit rien, ajouter 1 centimètre cube d'urine, faire bouillir, continuer ainsi en augmentant la quantité d'urine, sans toutefois dépasser 4 centimètres cubes, c'est-à-dire le volume du réactif cupropotassique.

Si l'urine contient beaucoup de sucre, les premières gouttes suffisent pour précipiter le cuivre à l'état d'oxyde cuivreux. Si la couleur bleue de la liqueur n'est pas modifiée, même par addition d'un égal volume d'urine, *c'est qu'il n'y a pas de sucre*.

2^o Par le sous-nitrate de bismuth :

Prendre 5 centimètres cubes d'urine défécquée, ajouter 1 centimètre cube de lessive de soude, une pincée de sous-nitrate de bismuth. Faire bouillir une minute. Coloration noire = sucre.

Recherche de l'Albumine

Au cours des affections du rein l'albumine qui apparaît dans l'urine est formée par un mélange de *sérine* et de *globuline* : c'est ce qui constitue l'*albumine vraie* ou *albumine proprement dite*.

Causes d'erreurs.

Elles sont nombreuses et leur exposé nous obligerait à étudier les différentes variétés de matières albuminoïdes et leur différenciation, ce qui nous écarterait singulièrement du but que nous nous proposons.

Cependant nous ne pouvons passer sous silence la *pseudo-*

albumine de Mörner (Grimbert) qui est précipitée à chaud des solutions acidifiées par n'importe quel acide et à froid par tous les réactifs précipitant l'albumine vraie.

Cette pseudo-albumine ne paraît pas avoir de significations pathologiques et n'est intéressante que par les erreurs auxquelles elle peut donner lieu, car près d'un quart des urines en contiennent à l'état de traces plus ou moins fortes.

Précautions nécessaires.

L'urine doit être absolument claire ; la filtrer plusieurs fois s'il est nécessaire. Toujours opérer par comparaison avec un tube témoin contenant la même quantité d'urine filtrée mais exempte de tout réactif.

Technique recommandée.

1^o Par l'acide acétique dilué en présence du sulfate de soude. — La recherche de l'albumine vraie, sans aucune autre erreur que celle due à la présence d'albumine acéto-soluble qui d'ailleurs, d'après Achard et Castaigne, aurait au point de vue clinique, la même signification que l'albumine vraie, se fait de la façon suivante :

Agiter dans un verre à pied 50 centimètres cubes d'urine et 15 grammes de sulfate de soude qui empêche la précipitation de la pseudo albumine et des phosphates terreux. Ajouter quelques gouttes d'acide acétique dilué au 1/10 jusqu'à réaction franchement acide. Filtrer et chauffer dans un tube à essai jusqu'à ébullition, examiner alors le tube, par comparaison avec un tube témoin, sur un fond noir. Un louche même léger indique la présence d'albumine.

2^o Compléter cette opération par la recherche spéciale de l'albumine acéto-soluble qui peut exister, à cet effet.

Additionner de 2 p. 100 de chlorure de sodium un volume quelconque d'urine et sans l'aciduler, portez-le à l'ébullition. S'il y a un trouble, il peut provenir : 1^o des sels terreux ; 2^o de l'albumine vraie ; 3^o de l'albumine acéto-soluble ou du mélange de ces divers éléments.

Ajouter à l'urine trouble un petit excès d'acide acétique. Deux cas se présentent :

a. Le trouble disparaît. Ajouter alors 1/20 d'acide azotique et chauffer de nouveau. Un nouveau trouble ou précipités étant formé conclure à la présence d'albumine acéto-soluble, sinon on avait affaire à des sels terreux.

b. Le trouble persiste. Il est dû à de l'albumine. Dans ce cas filtrer et dans ce liquide clair rechercher l'albumine acéto-soluble par l'acide azotique et la chaleur comme nous l'avons indiqué plus haut.

En exposant ces quelques procédés nous n'avons pas la prétention de faire œuvre de novateur, notre but est plus modeste, nous espérons simplement être de quelque utilité au médecin praticien qui désire, sans inutiles complications, éclairer son diagnostic en faisant lui-même ces recherches, tout en se plaçant dans les meilleures conditions d'exactitude et de précision.

A PROPOS DE LA CONSTANTE D'AMBARD

Par le Dr A. DRUAULT

Dans le numéro de janvier de la *Gazette*, le docteur Boureau a exposé, d'une façon précise et complète, les points principaux de la technique et de la théorie de la constante urémique ou uréo-sécrétoire d'Ambard.

Les quelques réflexions qui suivent ne visent que des points tout à fait secondaires et d'ordre purement théorique.

En premier lieu, jusqu'à quel point la « constante » peut-elle être rapprochée du simple dosage de l'urée dans le sang, surtout comme élément d'appréciation des néphrites?

Le simple dosage de l'urée dans le sang montre que la proportion d'urée s'élève, en général, d'autant plus que l'allération rénale est plus grave. Mais il révèle d'autre part que la proportion d'urée varie considérablement (du simple au double et davantage) suivant l'heure de la journée et suivant l'alimentation. La quantité d'urée contenue dans le sang augmente pendant la digestion et, naturellement, est plus élevée avec un régime plus azoté. Par conséquent, si l'on veut se servir du seul dosage de l'urée sanguine (méthode de Widal) on devra tenir compte surtout du régime et de l'heure de la prise de sang. Ces renseignements ne pouvant d'ailleurs guère se chiffrer et étant utiles surtout dans les cas douteux, par exemple autour de la proportion de 50 centigrammes d'urée par litre de sérum sanguin.

Avec la méthode d'Ambard, au contraire, pour juger de l'état du rein il n'est nul besoin d'avoir d'autres renseignements sur le malade que ceux qui sont donnés par les analyses. Le résultat dépend à la fois de la proportion d'urée dans le sang et dans l'urine. Il indique la valeur du rein et permet même de la chiffrer.

Cette méthode a déjà montré, entre autres choses, que, comme la plupart de nos organes, le rein a un « coefficient de sécurité » considérable. « Une longue survie est encore possible avec... moins de 10 p. 100 de l'activité rénale initiale » (Ambard).

En tout cas, malgré les analogies de technique et le parallélisme habituel des résultats, on doit considérer la méthode de Widal et celle d'Ambard comme absolument différentes dans le fond.

Mais la formule par laquelle Ambard obtient la valeur de l'appareil rénal et les chiffres qui expriment cette valeur sont loin de se comprendre à première vue. Ils prêtent à certaines critiques et nous croyons que c'est avec raison qu'on a proposé de modifier la formule primitive.

Rappelons-la d'abord :

$$K = \frac{U}{\sqrt{D \times \frac{70}{P} \sqrt{\frac{C}{25}}}}$$

K = constante uréo-sécrétoire.

U = quantité d'urée dans le sang.

D = débit d'urée, c'est-à-dire quantité excrétée en 24 heures.

C = quantité d'urée dans l'urine.

P = poids du sujet.

On a fait, ou l'on peut faire, à cette formule les rapproches suivants :

1° Un état normal y est indiqué par les valeurs de 0,065 à 0,070 auxquelles on devra rapporter les résultats obtenus dans chaque cas ; c'est en quelque sorte l'unité de mesure de la fonction, et elle paraît d'autant moins maniable que son choix est, jusqu'à un certain point, facultatif.

2° La valeur de la fonction rénale s'améliore lorsque les

chiffres s'abaissent et au contraire diminue lorsque les chiffres s'élèvent.

3° Ses variations ne sont pas en rapport avec les variations des chiffres, mais avec leur carré. Ainsi le résultat 0,14 qui est le double de la normale 0,07 indique que la fonction est réduite non de moitié, mais des trois quarts et qu'elle ne vaut plus qu'un quart de la normale.

Si on veut savoir quelle est la valeur des reins par exemple lorsque le résultat est 0,09, c'est le carré de ce nombre qu'il faut comparer avec le carré de la normale 0,07 ; la fonction est donc de $49 : 81$, c'est-à-dire réduite aux six dixièmes de la normale.

4° La formule est établie d'une façon tout à fait arbitraire en ce que deux de ses facteurs, le poids du sujet et la concentration urinaire, y sont en valeur relative (ou comparaison d'un poids et d'une concentration moyens) tandis que les deux autres facteurs y sont en valeur absolue. Les quatre facteurs auraient pu être tous en valeur absolue, ou tous en valeur relative sans qu'il en résultât aucun changement dans les indications fournies. Si les quatre facteurs avaient été rapportés chacun à la normale, le résultat aurait été 1 pour l'état normal.

5° Enfin la formule est d'un calcul assez complexe, qui peut entraîner des erreurs.

Aussi on comprend qu'on ait proposé de l'améliorer.

1° Balavoine et Onfray l'ont ainsi transformée.

$$R = \frac{\sqrt{\frac{D}{P} \sqrt{\frac{C}{25}}}}{U}$$

Dans cette nouvelle formule, le débit urémique D n'est plus compté pour 24 heures, mais pour 111 minutes (1), la normale est d'environ 1, l'insuffisance rénale est indiquée par l'abaissement de ce chiffre. Toutefois, dans cette formule, comme dans la formule primitive, les variations du résultat sont proportionnelles non aux variations de la fonction, mais à sa racine carrée.

2° Gautruche a proposé deux formules, l'une qui comporte le remplacement du poids par un coefficient tiré de la taille, et pour laquelle nous renvoyons à l'original (*Soc. de Biologie*, 30 nov. 1912), l'autre qui est simplement le carré de la formule de Balavoine et Onfray.

On peut l'écrire :

$$S = \frac{D \sqrt{C}}{P U^2}$$

Si on prenait pour D le débit d'urée pendant 100 minutes elle donnerait $S = 1$ quand la formule primitive d'Ambard donne $K = 0,07$, c'est-à-dire pour l'état normal. Dans les néphrites, le résultat serait abaissé exactement dans le même rapport que la fonction. Un résultat de 0,50 indiquerait un appareil rénal réduit de moitié.

Même si une telle formule ne doit pas remplacer complètement la formule primitive, elle pourrait servir comme moyen de contrôle.

(1) Ce nombre de minutes a été choisi pour donner un résultat de 1 à l'état normal. Il donne ce résultat quand la formule primitive donne 0,0742, chiffre qui avait d'abord été considéré comme normal. Depuis, Ambard a admis comme normale 0,065 à 0,070. Il serait donc préférable de remplacer, dans la formule Balavoine et Onfray, 111 minutes par 100 minutes, temps qui donnerait 1 quand la formule primitive donnerait 0,07 (exactement 0,0704) ou même par 90 minutes correspondant à 0,0668).

STATISTIQUE ANNUELLE

de

L'HOSPITALITÉ SALVADOR-BRANDON

BALLAN (établissement gratuit)

Par le Dr BATAILLER, de Joué-lès-Tours

En 1912, 105 malades ont été admises à l'Hospitalité et y ont fait un séjour moyen de six semaines.

Sur ces 105 malades :

24 sont entrées pour Chloro-anémie pure ou compliquée de dyspepsie ;

40 pour pré-tuberculose Chloro-anémie symptomatique ;

6 pour Dyspepsie ;

4 pour Entérite ;

4 pour Tuberculose osseuse ;

4 pour Bronchite chronique ;

9 pour Tuberculose ganglionnaire ;

2 pour Ulcère variqueux ;

16 pour Convalescences diverses.

Ce qui frappe à première vue c'est le grand nombre de Chloro-anémies suspectes.

En effet, sur 60 malades, 40 présentaient des signes non douteux de tuberculose pulmonaire fermée, mais ne demandant qu'à évoluer ; toutes ont réagi à la cuti-réaction.

Sous l'influence du repos à l'air, de l'aération continue, d'une alimentation forte sans suralimentation, d'une cure

de récalcification, etc., la plupart de ces malades, ouvrières ou domestiques, ont pu reprendre leurs occupations.

De plus, on s'est efforcé de faire leur éducation hygiénique ; à leur sortie elles savaient se soigner et avaient compris que même améliorées elles devaient, pendant très longtemps, continuer leur traitement par périodes.

Plusieurs de ces malades reviennent tous les ans faire une cure de repos pendant quelques semaines et nous avons pu constater avec plaisir que beaucoup se maintenaient en bon état.

Les autres hospitalisées ont toutes plus ou moins bénéficié de leur séjour à Ballan.

Douze chloro-anémiques simples, sont sorties guéries, huit très améliorées.

Amélioration également pour les dyspeptiques, entériques et bronchitiques.

Les malades atteintes de tuberculose osseuse sont sorties améliorées, mais le petit nombre de lits que contient l'Hospitalité ne nous permet pas de les immobiliser pour ce genre de malades à qui d'ailleurs une cure marine est bien plus profitable.

Cinq tuberculoses ganglionnaires ont été traitées par la méthode de Calot et sont sorties guéries, quatre améliorées. Toutes les convalescentes ont bénéficié largement de leur admission.

Il serait certainement désirable que la généreuse initiative de la fondatrice soit suivie et que des établissements semblables soient fondés, surtout à proximité des villes : un grand nombre de malades en bénéficieraient, particulièrement celles pour lesquelles un repos complet de quelques semaines à la campagne est nécessaire avant la reprise du travail.

Nous serons toujours à la disposition de nos confrères pour admettre leurs malades pauvres, intéressantes et non contagieuses ayant besoin d'une cure d'air et de repos.

LETTRE D'ANGLETERRE

Le Ministère de l'Intérieur fait publier quelques statistiques intéressantes, relatives à l'accroissement de la population, à la mortalité, au nombre des mariages en Angleterre. Ces statistiques s'appliquent uniquement à l'Angleterre et au pays de Galles ; elles ne comprennent ni l'Irlande, ni l'Ecosse. Mais au point de vue des conclusions qu'on en peut tirer, cela n'a pas d'importance, les diverses tendances qu'elles révèlent étant exactement les mêmes en Ecosse et en Irlande.

1° Population.

1896	30.802,858
1897	31.158,245
1898	31.517,725
1899	31.881,365
1900	32.249,187
1901	32.612,134
1902	32.951,455
1903	33.294,308
1904	33.640,736
1905	33.990,764
1906	34.344,429
1907	34.701,776
1908	35.062,847
1909	35.427,672
1910	35.796,289
1911	36.168,750

2° Naissance et proportion pour 1.000.

1896	-	915,331	29.6
1897	-	921,683	29.6
1898	-	923,165	29.3
1899	-	928,646	29.1
1900	-	927,062	28.7
1901	-	929,807	28.5
1902	-	940,509	28.5
1903	-	948,271	28.5
1904	-	945,389	28.0
1905	-	929,293	27.3
1906	-	935,081	27.2
1907	-	918,042	26.5
1908	-	940,383	26.7
1909	-	914,472	25.8
1910	-	897,100	25.1
1911	-	881,241	24.4
1912	-	872,767	23.9

3° Mortalité et proportion pour 1.000.

1896	-	526,727	17.1
1897	-	541,487	17.4
1898	-	552,141	17.5
1899	-	581,799	18.2
1900	-	587,830	18.2
1901	-	551,585	16.9
1902	-	535,538	15.3

SPÉCIFIQUE des DIARRHÉES et DYSENTERIES

Communications à l'Acad. des Sciences et à l'Acad. de Médecine de Paris

Adopté officiellement par les CONSEILS SUPÉRIEURS de SANTÉ des COLONIES et de la MARINE

Hordénine-Lauth

AMPOULES contenant
chacune 0gr. 25 de sel par c. c.

NON TOXIQUE

BULLES contenant
chacune 0gr. 10 de sel

**DYSENTERIES des COLONIES, ENTERITES, TYPHOIDES
DIARRHÉES INFANT, ENTEROCOLITES, CHOLERA
HYPERCHLORHYDRIES, GASTRO-ENTERITES, etc.**

Litt. et Ech. C. PÉPIN, Doct. en Ph^{ie}, 9, R. du 4-Septembre, PARIS.

ELATINE BOÛIN

Extrait liquide concentré

GEMME de SAPIN
et Goudron de Norwège

AFFECTIONS des BRONCHES

MALADIES de la VESSIE et des REINS

Dose MOYENNE: 3 verres à Bordeaux
par jour dans la boisson habituelle
ou dans du lait chaud

S'emploie également en Fumigations,
Pulvérisations et Inhalations.

PRIX: 2'50.

A. FAGARD, Pharmacien de 1^{re} Cl.
23, Av. de La Motte-Piquet, PARIS
ET TOUTES PHARMACIES.



DÉPOT: MAISON BOUX

54, Rue du Commerce. — TOURS

Et dans toutes Pharmacies

**Traitement de la Syphilis par les
injections mercurielles intra-mus-
culaires VIGIER.**

Huile grise stérilisée indolore VIGIER à 40°.
Seringue spéciale du D^r Barthélemy et VIGIER
pour injections d'huile grise

Huile au calomel indolore VIGIER
à 0 gr 05 par c. m. c.

Huile au bi-odure de mercure indolore VIGIER
à 0 gr 01 par c. m. c.

Huile au Sublimé VIGIER à 0 gr. 01 par c. m. c.
12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris



CHAMPAGNE GEORGE GOULET REIMS

Prix-Courant

Extra Quality Brut (Goût Anglais)...	PAR BOUTEILLE 9 fr, 50
Extra Quality Dry (Goût Américain)...	9 »
Extra Demi-Sec (Goût Français)...	8 50
Crémant Royal:.....	5 »

2/2 Bouteilles 50 centimes en plus

FRANCO GARE DESTINATRICE

Agent Général: MAURICE DUCLOS

8, Rue J.-J. Rousseau. — NANTES

★ + + + Digestion, Foie, Goutte, Gravelle, Diabète Rhumatismes + + + ★

VALS SOURCE LA FAVORITE

Embouteillage aseptique. Bouteilles et Bouchons stérilisés.

★ + + + ARRÊTE LES DIARRHÉES INFANTILES + + + ★

1903	-	514,628	15.5
1904	-	549,784	16.3
1905	-	520,031	16.3
1906	-	531,281	15.5
1907	-	524,221	15.1
1908	-	520,456	14.8
1909	-	518,003	14.6
1910	-	483,321	13.5
1911	-	527,864	14.6
1912	-	488,967	13.3

4° Mariages et proportion de personnes mariées pour 1.000.

1896	-	242,764	15.7
1897	-	249,145	16.0
1898	-	255,379	16.2
1899	-	262,334	16.5
1900	-	257,480	16.0
1901	-	259,400	15.9

1902	-	261,750	15.9
1903	-	261,403	15.7
1904	-	257,856	15.3
1905	-	260,742	15.3
1906	-	270,038	15.7
1907	-	276,421	15.9
1908	-	264,940	15.1
1909	-	260,544	14.7
1910	-	267,416	14.9
1911	-	274,875	15.2
1912	-	283,195	15.5

Il résulte des différents chiffres.

1° Qu'en Angleterre comme en France et en Allemagne la natalité diminue rapidement, bien que la proportion d'individus mariés soit à peu près stationnaire.

2° Que c'est surtout à la réduction de la mortalité qu'est dû actuellement l'accroissement de la population.

JOHNSON.

LES RISETTES JAUNES

“ Petites Misères de la Vie Conjugale ”
mises à la scène d'après Honoré de Balzac

PAR

MM. HORACE HENNION & EMMANUEL MORIN

(Suite)

SCÈNE IV

CAROLINE, MADAME DESCHARS, MADAME DE FISCHTAMINEL,
MADAME FOULLEPOINTE DU BUISSON, BENOITE.

BENOITE, annonçant.

Madame de Fischtaminel, Madame du Buisson.

CAROLINE, se lève et va vers ses amies les mains tendues.

(A M^{me} DE FISCHTAMINEL). Ah! comtesse, combien je suis touchée... (Se tournant vers M^{me} DU BUISSON) Et toi, Stéphanie, comment vas-tu ?

MADAME DE FISCHTAMINEL salue MADAME DESCHARS avec une certaine morgue, tandis que MADAME DU BUISSON serre les mains de MADAME DESCHARS.

MADAME DU BUISSON

(A CAROLINE) Très bien, ma chère Caroline (A M^{me} DESCHARS) M. Deschars est en bonne santé ? Il n'est pas avec vous ?

MADAME DESCHARS

Je l'ai quitté tout à l'heure. Il se porte à merveille.

BENOITE sort, après avoir avancé des sièges pour ces dames.

CAROLINE à MADAME DE FISCHTAMINEL

Et M. le Comte de Fischtaminel ?

MADAME DE FISCHTAMINEL

Pour une fois, il a consenti à me laisser sortir seule.

CAROLINE

Ce n'est guère aimable pour moi.

MADAME DE FISCHTAMINEL

Mais ce l'est pour moi, car vous savez qu'en sa qualité d'inoccupé, il ne me quitte pas.

MADAME DESCHARS

Il est bien dangereux par un mari de laisser sa femme trop seule...

MADAME DE FISCHTAMINEL

Il est bien ennuyeux aussi à la longue d'être ensemble toute la sainte journée...

MADAME DU BUISSON

C'est tout le contraire chez nous, — chacun de son côté...

MADAME DESCHARS

Vous paraissez former cependant, M. du Buisson et vous, le plus délicieux couple de jeunes. Nous le disions tout à l'heure Caroline et moi.

MADAME DU BUISSON

C'est peut-être parce que nous ne sommes que rarement ensemble que nous nous entendons si bien.

CAROLINE

Après dix mois de mariage...

MADAME DESCHARS

Autant dire des tourtereaux...

MADAME DE FISCHTAMINEL

Et c'est peut-être parce que mon mari est trop toujours avec moi... Je ne suis jamais seule...

MADAME DESCHARS

M. de Fischtaminel est-il donc jaloux ?

MADAME DE FISCHTAMINEL

Ah ! s'il était jaloux, il y aurait de la ressource. Ce serait alors une lutte, ce serait amusant. Mais comment l'aconit de

la jalousie aurait-il poussé dans son âme? Il ne m'a jamais quittée depuis notre mariage. Je n'ai rien à dire contre M. de Fischtaminel : il n'est pas joueur, les femmes lui sont indifférentes, il n'aime point le vin, il n'a pas de fantaisies ruineuses : il possède toutes les qualités négatives qui font les maris passables...

MADAME DU BUISSON

Pour ne pas dire médiocres...

CAROLINE, *offrant des dragées à ses amies.*

M. de Fischtaminel est pourtant un joli homme pour un homme de trente-six ans ; décoré par Napoléon sur le champ de bataille, il fut colonel, et, sans la Restauration qui l'a mis en demi-solde, il serait général. Voilà des circonstances atténuantes.

MADAME DE FISCHTAMINEL

Oui, mais mon mari est un homme qui vous absorbe. J'ai voulu le persuader de monter à cheval tous les jours. J'ai fait intervenir la suprême considération pour les hommes de quarante ans : sa santé. Mais il m'a dit qu'après avoir été pendant douze ans à cheval, il éprouvait le besoin du repos... (*En confidence à CAROLINE*) Croiriez-vous que c'est pendant la nuit quand nous sommes le plus réunis que je puis être le moins avec lui? Je n'ai que son sommeil pour asile ; ma liberté commence quand il dort.

MADAME DU BUISSON, *sur un ton de fausset.*

Ah ! si mon Armand prenait ces manières-là.

CAROLINE, *comiquement grondeuse.*

Tu as trouvé ton idéal, toi... Un bel homme toujours si bien mis, en gants jaunes, la barbe faite, bottes vernies, linge blanc, la propreté la plus exquise, aux petits soins...

MADAME DU BUISSON, *hochant la tête.*

Va, va toujours.

CAROLINE

Enfin, un homme comme il faut!... Quand il te faisait ce qu'on nomme, je ne sais pourquoi, la cour, son parler était d'une douceur féminine. Et des promesses de bonheur!... Ses phrases étaient plaquées de palissandre, il meublait ses paroles de châles et de dentelles, on entendait rouler dans ses moindres mots des chevaux et des voitures. Armand me faisait l'effet d'un mari de velours, d'une fourrure de plumes d'oiseaux dans laquelle tu allais t'envelopper.

MADAME DU BUISSON, *comiquement sinistre.*

Caroline, mon mari prend du tabac, il prise!...

CAROLINE

Le mien fume...

MADAME DE FISCHTAMINEL

Mais, le mien en prend, comme en prenait, dit-on, Napoléon.

MADAME DU BUISSON

J'ai le tabac en horreur. Le monstre l'a su et s'en est passé pendant sept mois.

MADAME DESCHARS

Tous les hommes ont de ces habitudes. Il faut absolument qu'ils prennent quelque chose.

MADAME DU BUISSON

Vous n'avez aucune idée des supplices que j'endure la nuit. Je suis réveillée en sursaut par un éternuement : en m'endormant j'ai fait des mouvements qui m'ont mis le nez sur des grains de tabac semés sur l'oreiller. Je les aspire, et je saute comme une mine. Ce scélérat d'Armand est habitué à

cette surprise, il ne s'éveille point. Je trouve du tabac partout, et je n'ai pas cependant épousé la Régie.

CAROLINE

Qu'est-ce que ce petit inconvénient, ma chère amie, si ton mari est un bon enfant et d'un bon naturel?

MADAME DU BUISSON

Il est vrai!... Au fond, notre bonheur n'a fait que croître depuis notre mariage. Il est à son sommet.

MADAME DESCHARS

Précisément, les sommets attirent l'orage, et gare au coup de foudre!... Dix mois, c'est justement l'instant dangereux. Vous n'avez plus de secrets ni de charmes à révéler à votre époux. Il a tâté votre caractère, votre tempérament, vos fantaisies, et sait exactement tout ce qu'il voulait savoir. — Sa curiosité n'est plus en éveil. Il a l'assurance absolue qu'il possède un bien nouveau en toute sécurité. La fatuité de l'homme satisfait se double de celle du propriétaire.

CAROLINE

Vous exagérez... Dix mois!

MADAME DESCHARS

Oh! dix mois ou dix ans, je vous assure que c'est le moment psychologique... Car, c'est au moment où un mari est le plus aimable envers sa femme, qu'il se prépare avec plus d'astuce à... lui être désagréable.

CAROLINE, *riant.*

Alors, la robe que M^r Deschars vous a offerte serait-elle un indice?...

MADAME DESCHARS, *vivement.*

Oh! mais, pour moi, ce n'est pas la même chose. Je suis sûre de Deschars. D'ailleurs, il sait qu'il aurait trop à craindre les représailles...

CAROLINE *fait un signe d'intelligence à MADAME DU BUISSON*

MADAME DE FISCHTAMINEL, *légèrement ironique.*

Elle est splendide, votre robe, Madame Deschars.

MADAME DESCHARS, *se rengorgeant et se pavanant.*

Oui, il a bien fait les choses. Lorsque M. Deschars me fait un cadeau, il ne regarde pas au prix. Tenez, touchez-moi cela. Est-ce assez beau de qualité?

CAROLINE, *également ironique.*

(A M^{me} DU BUISSON) Et il y a deux lès de rechange, ma chère (A l'oreille de son amie, et très malicieuse). Et il n'y a peut-être pas que les lès... de rechange.

MADAME DU BUISSON, *un peu inquiète.*

Que veux-tu dire?

CAROLINE

Je m'entends...

MADAME DESCHARS, *les voyant se parler à l'oreille.*

Vous avez des soupçons, mes petites amies: ouvrez l'œil, ouvrez l'œil. Tant il y a que Deschars a remarqué... Et pour qu'il remarque!...

CAROLINE, *protestant avec quelque ironie.*

Mais, j'ai toujours considéré M. Deschars comme un observateur sagace et délicat... n'est-ce pas, Stéphanie?

MADAME DU BUISSON, *très troublée*

Certainement...

MADAME DESCHARS

Deschars n'est pas de ces gens qui ramassent les on-dit pour les colporter... Et moi-même, vous savez assez combien j'ai horreur des cancans.

CAROLINE

Nous le savons.

MADAME DESCHARS

Il n'y a rien que je déteste comme d'entendre dire du mal de mes amis...

MADAME DE FISCHTAMINEL, *se levant, cinglante.*

Vous aimez trop vous-même en dire... du bien, chère Madame. (*Elle va vers CAROLINE, tandis que MADAME DESCHARS lui lance des regards vipérins.*) (A MADAME DU BUISSON) Je vous emmène dans ma voiture...

MADAME DU BUISSON *s'incline, puis à CAROLINE.*

J'étais venue pour te demander, ma chère Caroline, si nous pouvions compter sur vous deux, ton mari et toi, ainsi qu'il en avait été question, l'autre jour, pour nous accompagner aux Français, jeudi soir?

CAROLINE, *conduisant ses amies vers la sortie.*

Jeudi... Entendu, ma chère Stéphanie; nous passerons vous prendre.

MADAME DU BUISSON, *revenant serrer les mains de*
MADAME DESCHARS.

Au revoir, chère Madame, toutes mes amitiés... Et ne m'oubliez pas auprès de M. Deschars...

MADAME DU BUISSON *sort avec MADAME DE FISCHTAMINEL.*

SCÈNE V

CAROLINE — MADAME DESCHARS

MADAME DESCHARS, *un peu aigre.*

Ah! vous allez aux Français, jeudi, avec les Du Buisson?

CAROLINE

Oui, nous passons ainsi souvent des soirées ensemble. Nous sympathisons bien.

MADAME DESCHARS

A votre place, je me méfierais, ma chère Caroline. Cette petite bécasse pourrait bien devenir l'instrument de votre malheur. Elle a l'air bête: elle n'en est que plus dangereuse.

CAROLINE

Je ne puis croire à sa duplicité. D'ailleurs, Adolphe m'aime.... Mais, toutefois, puisque vous êtes si bonne conseillère, chère M^{me} Deschars, de qui dois-je me méfier davantage? De M^{me} de Fischtaminel, contre qui vous m'excitez tout à l'heure, ou de ma petite amie, Madame Du Buisson?

MADAME DESCHARS

Euh! l'une n'empêche pas l'autre.

CAROLINE

Peste!

*La pendule sonne six heures*MADAME DESCHARS, *se levant.*

Oh! pardon! Voilà six heures. Vous dînez bien à six heures, n'est-ce pas?

CAROLINE

Oui. Mais...

MADAME DESCHARS

Il faut que je m'en aille... (*Se retournant*) Et votre mari qui n'est pas rentré! Retenu sans doute, par ses affaires, — et quelles affaires!... Oh! oh! c'est moi qui ne supporterais pas une pareille incorrection... Ah! vous avez tort de laisser prendre au vôtre de mauvaises habitudes... Allons, au revoir, ma chère Caroline; nous dinons au « Cadran-Bleu » avec M. Deschars, et nous devons rentrer en cabriolet. (*Insistant*) Surtout, pas de jeunes et jolies femmes frétilant et minaudant autour de votre mari. Surveillez, ouvrez l'œil: Ah! ma chère amie, les hommes!... Allons, au revoir (*Elle sort.*)

SCÈNE VI

CAROLINE, *seule.*

Cette vieille dinde à langue de vipère... avec ses soupçons... Elle va, vient, s'approche du bureau d'Adolphe) Tiens!... (encore une négligence de Benoîte. (*Elle sonne.*)

BENOÎTE, *entrant.*

Madame a sonné?

CAROLINE

Pourquoi cet encrier où il n'y a plus qu'un peu d'encre desséchée?... Et cette plume cassée?... Il faudrait, cependant, Benoîte, prendre votre ouvrage au sérieux. Ma maison est tenue avec un épouvantable laisser aller.

BENOÎTE

C'est peut-être Monsieur?

CAROLINE

Comment, Monsieur?... Ce serait lui qui, d'après vous, aurait jeté son encre par la fenêtre, et brisé, exprès, les becs de sa plume?

BENOÎTE

Mais non, madame... Mais, Monsieur n'a pas écrit ici depuis au moins huit jours. Alors l'encre se sera bue toute seule.

CAROLINE, *haussant les épaules.*

Vous êtes stupide, ma fille... Allons, dressez la table ici, puisque les tapissiers n'ont pas encore fini la salle à manger. Ils mettent du temps à leurs réparations!... Allons, vite, dépêchez-vous donc un peu, Monsieur ne peut tarder, il est six heures passées... Il devrait déjà être rentré.

BENOÎTE *prend un guéridon dans un coin du salon et se hâte de dresser la table.*

SCÈNE VII

CAROLINE, *seule.*CAROLINE, *regarde l'heure.*

Six heures dix... Et il m'avait promis d'être ici à cinq heures et demie... Il est déjà sorti deux heures dans la matinée, pour ses affaires... Il s'absente toute l'après-midi, — pour ses affaires!... Et cela fait bien sept heures par jour qu'il passe loin de moi, — pour ses affaires!... et quelles affaires!...

(*Elle va à la fenêtre et soulève le rideau.*) Tiens, voilà le docteur de retour de promenade: le bel alezan qu'il monte, et avec quelle allure, quelle aisance!... (*Avec effroi*) Ciel! son cheval se cabre!... Il va tomber!... (*avec admiration*) Oh! mais, comme il le cravache, comme il le maîtrise!... Le beau cavalier!... (*laissant retomber le rideau après s'être inclinée un peu, en rougissant beaucoup*) Il m'a vue... Comme il m'a saluée!... (*Elle retourne soulever le rideau discrètement — Surprise...*) Mon

Traitement des AFFECTIONS CANCÉREUSES

ÉLECTROSÉLÉNIUM

Sélénium colloïdal électrique rouge corail,
à grains extrêmement fins et uniformes,
en solution stérile, isotonique, stable et injectable.

PROPRIÉTÉS

L'ÉLECTROSÉLÉNIUM représente la forme pure du sélénium colloïdal. Il est complètement **dépourvu de toxicité**, à l'inverse des composés minéraux du sélénium. Injecté, il s'élimine en partie par les urines et se fixe en partie sur divers tissus, dont les *tissus néoplasiques*. L'injection est suivie en général d'une forte réaction leucocytaire, avec, chez les malades, fièvre et frisson, réaction qui peut être marquée.

APPLICATIONS THÉRAPEUTIQUES

L'ÉLECTROSÉLÉNIUM est employé dans le traitement des maladies cancéreuses, dans les cancers inopérables et, pour les cancers opérables, soit avant, soit après l'opération. On observe sous son influence : disparition des douleurs, relèvement du poids et de l'appétit ; amélioration de l'état général, réapparition du sommeil, régression des masses ganglionnaires, assèchement et cicatrisation des lésions. On peut associer l'Electrosélénium à la thérapeutique physique.

PHARMACOLOGIE — DOSES — MODE D'EMPLOI

L'ÉLECTROSÉLÉNIUM est présenté en ampoules de 5 cc. On injecte 5^{cc}. tous les jours ou tous les deux jours. On peut parfois doubler la dose en se basant sur la gravité des symptômes, l'urgence thérapeutique et la tolérance du malade. La voie intraveineuse doit être préférée à la voie intramusculaire ou à la voie sous-cutanée.

LABORATOIRES CLIN, 20, Rue des Fossés-Saint-Jacques, PARIS.

SPÉCIALITÉ DE LUNETTES
Et Pince-Nez

F. LEFÈVRE

OPTIQUE MÉDICALE

60, Rue Nationale. — TOURS

*Exécution rigoureuse des ordonnances
de Messieurs les Docteurs Oculistes*

KODAKS - PHOTO

Travaux photographiques

**PASTILLES
BRUNELET**

Soulagement Immédiat des
Maladies de la GORGE, du LARYNX

Antiseptique constante de la Bouche.

ECHANTILLONS GRATUITS A MM. LES DOCTEURS.

22, Rue de Turbigo, Paris.

HYGIÈNE de l'INTESTIN



Echantillon gratuit
9, rue Auber et 2, rue Boudreau, Paris

mari !... (Elle va vite prendre son petit métier à tapisserie et s'installe sur la causeuse.)

SCÈNE VIII

CAROLINE, ADOLPHE, BENOÎTE *met le couvert.*

ADOLPHE, *en rentrant gaiement.*

Bonsoir Caroline.

CAROLINE, *avec, sur le visage, une légère couche de gelée blanche.*

Bonsoir. (Un temps. — Sa froideur étant remarquée, elle prend un faux air amical). Tu as eu beaucoup d'affaires, aujourd'hui, mon ami ?

ADOLPHE

Oui, beaucoup : c'est pourquoi je rentre cinq minutes en retard.

CAROLINE

Pardon. Quarante minutes...

ADOLPHE

Tu ne m'en veux pas, au moins ?

CAROLINE, *après un silence.*

Tu as pris des cabriolets ?

ADOLPHE

J'en ai eu pour sept francs.

CAROLINE

As-tu trouvé tout ton monde ?

ADOLPHE

Oui, ceux à qui j'avais donné rendez-vous.

CAROLINE

Quand leur as-tu donc écrit ?... L'encre est desséchée dans ton encrier, c'est comme de la laque.

ADOLPHE, *avec des regards sournois.*

Je leur ai vraisemblablement écrit ailleurs voilà tout.

CAROLINE

Pour quelles affaires donc, Adolphe ?

ADOLPHE

Ne les connais-tu pas ?... Veux-tu que je te les dise ?... Il y a d'abord l'affaire Chaumontel.

CAROLINE

Je croyais M. Chaumontel en Suisse.

ADOLPHE

Mais n'a-t-il pas ses représentants, son avoué ?...

CAROLINE, *l'interrompant et le regardant dans les yeux*

Tu n'as fait que des affaires ?...

ADOLPHE

Que veux-tu que j'aie fait ?... De la fausse monnaie, des dettes, de la tapisserie ?...

CAROLINE

Mais je ne sais pas ! Je ne peux rien deviner d'abord ! Tu me l'as dit cent fois : je suis trop bête.

ADOLPHE

Bon ! voilà que tu prends en mauvaise part un mot caressant. Va, ceci est bien femme.

CAROLINE, *avec un air d'intérêt pour les affaires.*

As-tu conclu quelque chose ?

ADOLPHE

Non, rien.

CAROLINE

Combien de personnes as-tu vues ?

ADOLPHE

Onze, sans compter celles qui se promenaient sur les boulevards.

CAROLINE

Comme tu me réponds !

ADOLPHE

Mais, tu m'interroges, comme si tu avais fait pendant dix ans le métier de juge d'instruction.

CAROLINE

Eh bien ! raconte-moi ta journée, ça m'amusera. Tu devrais bien penser à mes plaisirs ! Je m'ennuie assez quand tu me laisses-là, toute seule, pendant des journées entières.

ADOLPHE

Tu veux que je t'amuse en te racontant des affaires ?...

Adopté par l'Assistance Publique

BIO-LACTYL

Ferment lactique Fournier

AFFECTIONS GASTRO-INTESTINALES

LABOR. FOURNIER FRÈRES, 27, Bd de l'Hôpital, Paris.

ENTÉRITES glaireuses, calculeuses, muco-membraneuses
DIARRHÉES INFECTIEUSES, APPENDICITES, DERMATOSES

CAROLINE

Autrefois, tu me disais tout.

ADOLPHE *entreprend de raconter sa journée*

Ma première visite a été pour Martin, l'avoué de Chaumontel. Tu sais qu'il habite tout là-bas, rue Montorgueil ? J'ai donc pris un cabriolet. Il était sorti.

CAROLINE

Pas sensible à tes demandes de rendez-vous, M. Martin !

ADOLPHE

Mais je ne lui en avais pas donné.

CAROLINE, *ironique.*

Ah, bien !

ADOLPHE

Après avoir attendu Martin pendant une demi heure, je m'en fus chez maître Traversin, dans l'île Saint-Louis. Le temps perdu, chez Martin, puis le trajet, me font manquer le notaire à qui j'avais écrit. Il était parti, et priait de le rejoindre chez Durand, l'huissier.

CAROLINE

A qui vous alliez, sans doute, demander le récit de ses hauts faits.

ADOLPHE, *en point d'interrogation.*

Plait-il ?

CAROLINE, *moqueuse.*

Des exploits d'huissiers, ça doit être palpitant d'intérêt... Tu avais aussi écrit à ce Durand ?

ADOLPHE

Oui...

CAROLINE

Avec ta plume usée et ton encre en laque de Chine...

ADOLPHE

Et comme il était indispensable que nous voyions Martin...

CAROLINE

Que tu n'avais pas prévu...

ADOLPHE

Nous sommes montés tous les trois dans mon fiacre...

CAROLINE

Tout à l'heure tu me roulais en cabriolet, maintenant c'est en fiacre ! — Tu fais donc tes affaires en fiacre ?

ADOLPHE

Pourquoi les fiacres me seraient-ils interdits ?

CAROLINE

Tu n'es pas allé chez Mme de Fischtaminel ? (1)

ADOLPHE

Pourquoi y serais-je allé ?

CAROLINE

Ça m'aurait fait plaisir ; j'aurais voulu savoir si son salon est fini.

ADOLPHE

Il l'est...

CAROLINE

Ah ! tu y es donc allé ?

ADOLPHE

Non, son tapissier me l'a dit.

CAROLINE

Tu connais son tapissier ?

ADOLPHE

Oui.

CAROLINE

Qui est-ce ?

ADOLPHE

Braschon.

CAROLINE

Tu l'as donc rencontré, le tapissier ?

ADOLPHE

Oui.

CAROLINE

Mais, tu m'as dit n'être allé qu'en voiture.

ADOLPHE

Mais, mon enfant, pour prendre des voitures, on va les chercher...

CAROLINE

Bah ! tu l'auras trouvé dans le fiacre...

ADOLPHE

Qui ?

CAROLINE

Mais le salon... ou Braschon ! Va, l'un comme l'autre sont aussi probables.

ADOLPHE

Mais tu ne veux donc pas m'écouter ?

CAROLINE

Je t'ai trop écouté. Tiens, tu mens depuis une heure.

ADOLPHE

Je ne te dirai plus rien.

CAROLINE

J'en sais assez ; je sais tout ce que je voulais savoir. Oui, tu me dis que tu as vu des avoués, des notaires, des banquiers : tu n'as vu personne de ces gens-là ! Si j'allais faire une visite demain, à Mme de Fischtaminel, sais-tu ce qu'elle me dirait ?... (1)

(ADOLPHE *affecte un calme trompeur.*)

Eh bien ! elle me dirait, si elle était franche, qu'elle a eu le plaisir de te voir... Mon Dieu ! sommes-nous malheureuses !... Nous ne pouvons jamais savoir ce que vous faites... Nous sommes là, clouées dans nos ménages, pendant que vous êtes à vos affaires !... Belles affaires ! — Dans ce cas-là, je te raconterais, moi, des affaires un peu mieux machinées que les

(1) Premier temps de la musique du « Taon Conjugal ». — « De tous les cousins, moustiques, taracanes, puces et scorpions, le plus impatientant, en ce qu'aucune moustiquaire n'a pu être inventée pour s'en préserver, — le « Taon ne pique pas sur le champ : il commence à tintinnuler à vos oreilles, et vous ne savez pas encore ce que c'est... » (H. de B.)

(1) Reprise du premier temps avec variations dans le même ton, — forte.

iennes!... Ah! vous nous apprenez de belles choses!... On dit que les femmes sont perverses... Mais qui les a perversées?... Mon Dieu, sommes-nous... et moi, surtout, suis-je malheureuse!...

ADOLPHE

Ecoute, Caroline.

CAROLINE

Encore, si tu voulais m'avouer ce que tu as fait aujourd'hui!... Tiens, tu ne me connais pas, je serais bonne enfant. Dis-le moi, je te pardonne à l'avance tout ce que tu auras fait.

ADOLPHE

Je vais tout te dire...

CAROLINE

Tu seras gentil! Je t'en aimerai mieux!

ADOLPHE

Je suis resté trois heures...

CAROLINE, bondissant.

J'en étais sûre... chez Mme de Fischtaminel?... (1) Vous l'aimez donc bien cette comtesse de Fischtaminel?... Qu'a-t-elle donc dans l'esprit ou dans les manières de si séduisant, cette... araignée-là?...

ADOLPHE

Mais, Caroline...

CAROLINE

Oh! ne prenez-pas la peine de nier ce goût bizarre; il y a longtemps que vous me préférez cet... échalas... Eh bien! allez, mon ami... allez prendre les os!...

ADOLPHE

Mais non, ma bonne, je suis allé chez notre notaire qui avait trouvé un acquéreur pour notre maison, puisque tu veux aller à la campagne...

CAROLINE

Dame! il me semble que je puis bien envier le bonheur de Mme Deschars. Elle a bien une campagne, une superbe villa... même que M. Deschars ne s'est pas fait prier pour la lui offrir... (2)

ADOLPHE

Oui, sans doute... mais l'amateur voulait notre maison toute meublée, et en sortant de chez le notaire, je suis allé chez Braschon pour savoir ce que nous lui devrions lorsque ta salle à manger serait restaurée.

CAROLINE

Tu viens d'arranger ce roman-là pendant que je te parlais!... Voyons, regarde-moi! J'irai voir Braschon demain...

(A suivre).

(1) Nouvelles variations sur le même thème alternativement dans tous les tons majeurs et mineurs de la gamine, — fortissimo.
(2) Deuxième « Taon » ou deuxième temps. (Voir plus haut.)

PRODUITS RECOMMANDÉS

LOTION DEQUÉANT, contre le *Sebumbacille*, calvitie, pelade-teigne, trichophytie, séborrhée, acné, etc.

L. DEQUÉANT, pharmacien, 38, r. Clignancourt, Paris.

PHARMACIE ROUY, 93, rue Lakanal, Tours : Téléphone 3.64.
— Laboratoire des Pansements et Produits aseptiques J. R. (marq. dép.). — Tarifs et renseignements sur demande.

PHOSPHARSINAL, cachets de phosphoglycérate pur de Calcium méthylarsénié à 0.02 cen. par cachet : *Reconstituant général*; 2 cach. par jour. — MORAND, phar. à Auray.

INTRAIT de MARRON d'INDE DAUSSE, solution à 50/0 : cinq gouttes deux fois par jour, contre les hémorroïdes et les varices.

Contre la constipation : **NEO-LAXATIF CHAPOTOT**, délicieux sirop d'agrément au Suc d'orange manité. — *Enfants, Dames, Vieillards*.

UROTROPINE SCHERING, antiseptique interne. Echantillons, 4, Faubourg Poissonnière, Paris.

FORMULATEURS HELIOS, appareils idéals pour la désinfection, fonctionnant sans pompe ni pression, 27, rue des Petits-Hôtels, Paris.

L'ÉMULSION MARCHAIS est la meilleure et la plus active des préparations créosotées. Elle calme la toux, facilite et tarit l'expectoration, modère les sueurs nocturnes, ramène l'appétit et les forces.
Laboratoire de A. MARCHAIS, à La Rochelle

VÉRONIDIA : Sédatif hypnotique idéal.

FEROXAL : Fer granulé hyperactif.

SPECIALITÉS ALIMENTAIRES POUR RÉGIME, E. LAURENT, 84, rue Victor-Hugo, Tours. Téléph. 6-90. Produits aux Myrtilles, Fleurs de Thés (le seul qui n'énervé pas).

Eaux Minérales, gros et détail. — H. BOUX, 50, rue du Commerce, Tour de Toulouse.
Dépositaire des pains et pâtes au gluten antidiabétiques de la Maison Laporte de Toulouse.

BIBLIOGRAPHIE

SUR UNE PRÉPARATION TRÈS UTILE dans la SYMPTOMATOLOGIE de la TUBERCULOSE PULMONAIRE (Sirop FAMEL).

Le professeur Massalongo de Vérone a fait sur ce sujet une très remarquable Communication au VII^e Congrès International contre la tuberculose à Rome, 14-20 avril 1912. — En voici les conclusions :

Tant que la science n'aura pas découvert de moyen ou les moyens de guérir et de préserver définitivement l'humanité de la tuberculose, spécialement de la phthisie pulmonaire, nous serons obligés d'avoir recours à des expédients ou des remèdes pour modérer ou calmer les souffrances les plus pénibles causées par cette maladie si répandue.

Il est indiscutable qu'à l'heure actuelle l'unique traitement rationnel de la tuberculose pulmonaire est le traitement hygiénique, c'est-à-dire la bonne alimentation, le repos absolu, l'air libre et pur pendant le jour et pendant la nuit. Mais même dans ces conditions, un traitement modérateur de la symptomatologie s'impose, traitement qui devient encore plus nécessaire et indispensable chez tous ceux, et ils sont les plus nombreux, qui ne peuvent jouir de la cure du sanatorium. Cet état de chose a contribué pour une large part à la diffusion, excessive même, de spécifics et de recettes dont la plus grande partie, il est bon de le redire, sont plutôt nuisibles qu'utiles.

Mais ce n'est pas seulement dans la symptomatologie de la tuberculose pulmonaire que se révèlent les avantages considérables de l'emploi méthodique de cette préparation créosotée, c'est encore dans toutes les maladies aiguës et chroniques de la poitrine. Mon expérience à ce sujet est très riche et je puis par suite déclarer

RECONSTITUANT DU SYSTÈME NERVEUX
NEUROSINE
PRUNIER

"Phospho-Glycérate de Chaux pur"

Par le Dr Louis DUBREUIL-CHAMBARDEL

ANTISEPTIQUE URINAIRE PAR EXCELLENCE

Dissout et chasse l'acide urique

ARTHRITISME

DIATHÈSE URIQUE

GRANULÉ
SOLUBLE

PRIX

an Public : 5 fr

Urotropine
Helmitol
Pipérazine

ROGIER

Benzoate
de lithine
etc.

Stimulant de l'activité hépatique et de l'activité rénale
0,60 de principe actif par cuill. à café. — 2 à 6 cuill. à café par jour.

ÉCHANTILLONS ET LITTÉRATURE : **Henry ROGIER, Pharmacien, Ancien Interne des hôpitaux de Paris**
19, avenue de Villiers — PARIS — Téléphone 533-85 — Dépositaires à Tours : Pharmacies GUIBERT, PAULIN et GIRAUD

franchement qu'aucune autre préparation ne m'a donné, dans le traitement de la toux, des résultats aussi décisifs que ce sirop.

Après tout ce que j'ai vu et tout ce que j'ai rapporté je suis obligé de proclamer le **SIROP FAMEL** comme remède spécifique et souverain de la toux.

Tant que la science et l'art médical ne me feront pas connaître d'autres médications et préparations meilleures pour le traitement symptomatologique des affections aiguës chroniques de l'appareil respiratoire, je continuerai à prescrire à mes malades le **SIROP FAMEL**, certain de faire une œuvre bonne et indispensable pour les innombrables personnes souffrant de toutes les maladies aiguës et chroniques broncho-pulmonaires, et surtout de la tuberculose.

La toux émetisante des tuberculeux (*Consultations médicales françaises*, fascicule 50), par le docteur Henri PAILLARD, ancien interne, lauréat des hôpitaux de Paris. In-16 de 20 pages. (A. Poinat, éditeur, 121, boulevard Saint-Michel, Paris.) Prix : 0 fr. 50, franco ; abonnement annuel (12 fascicules) : 4 francs.

L'instabilité thyroïdienne infantile (Etude clinique et thérapeutique) (*Consultations médicales françaises*, fascicule 49), par le docteur Léopold LÉVY, ancien interne lauréat des hôpitaux, lauréat de l'Académie de médecine. In-16 de 20 pages. (A. Poinat, éditeur, 121, boulevard Saint-Michel, Paris.) Prix : 0 fr. 50, franco ; abonnement annuel (12 fascicules) : 4 francs.

Etude clinique des phlébites utéro-pelviennes au cours de la puerpéralité (*Consultations médicales françaises*, fascicule 51), par le docteur Cyrille JEANNIN, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, accoucheur des hôpitaux. In-16 de 32 pages. (A. Poinat, éditeur, 121, boulevard Saint-Michel, Paris.) Prix : 0 fr. 50, franco ; abonnement annuel (12 fascicules) : 4 francs.

Les confrères sollicités de venir s'installer à Saint-Michel-Chef (Loire-Inférieure), sont priés de s'adresser au Secrétaire du Syndicat des Médecins du Pays de Retz, qui les renseignera sur la valeur de ce poste largement desservi par les confrères voisins.

S'adresser aux : Secrétaire du *Syndicat Médical*, à Pornic (Loire-Inférieure).

Formulaire. Consultations médicales et chirurgicales, par MM. les professeurs LEMOINE, GÉRARD, DOUMER, VANVERTS, de Lille, 6^e édition. — Paris, VIGOT Frères, Éditeurs, 23, Place de l'École-de-Médecine. Un volume in-18 raisin de 1.044 pages, relié peau. 8 fr.

Esculape, grande revue mensuelle illustrée, latéro-médicale. — Le numéro : 1 fr. — Abonnement : 12 fr. (Etranger : 15 fr.). A. ROUZAUD, Editeur, 44, Rue des Ecoles, Paris.

SOMMAIRE DU N° DE FÉVRIER 1913

Les Serpents de mer (16 illustr.), par le prof. Edmond PERRIER.
Les Crises nerveuses de Napoléon (4 illustr.), par le Dr RAVARIT.
Psychologie d'assises : Le siège de Toul en 1870 (15 illustr.), par le Dr BONNETTE.

La satire, le fantastique et la licence dans la sculpture flamande (22 illustr.), par le Dr LECOULTOUR.

Preuves somatiques de l'origine royale des Naundorff (7 illustr.), par BOISSY D'ANGLAS.

L'Hôtel-Dieu de Lyon (4 illustr.), par le Dr RIMAUD.

Le prix des cadavres à Paris aux XVII^e et XVIII^e siècles (8 illustr.), par M. FOSSEYEUX.

LISTE DES INSTRUMENTS D'OCCASION

Les demandes ainsi que celles concernant l'achat, la vente, l'échange ou la réparation devront être adressées à M. Ch. Loreau, à Paris, 3 bis, rue Abel (XII.)

1 fauteuil roulant pour malade, roues caoutchoutées pour promenade.....	120 francs
1 fauteuil d'appartement pour malade, modèle automobile Dupont.....	120 —
1 fauteuil à examens pour cabinet médical, modèle Dupont.....	100 —
1 table fer laqué, 3 étages.....	12 —
1 matériel radiographique, marque Ropiquet, comprenant : 4 boîtes acajou de 5 accumulateurs, 1 bobine verticale 25 centimètres étincelle, 1 turbine interrupteur avec condensateur, 1 tube de Chabaud et porte-tube, 1 écran 30×40 conducteurs, le tout	600
2 brise-pierre Mathieu et 3 sondes.....	50
10 sondes assorties, argent, pour voies urinaires.....	25 —
1 étuve de Poupinel, au gaz, pour oculiste.....	50 —
1 boîte complète pour l'intubation Bayeux.....	80 —
1 série complète bougies Guyon et boîte.....	65 —
1 fauteuil dentaire de clinique.....	100 —
1 trousse de 7 davières anglais nickelés.....	37 fr. 50
1 vitrine nickelée pour instruments 60×40×20.....	65 —
1 tableau électrique cantère et lumière sur secteur alternatif.....	100

AMBULANCE AUTOMOBILE

POUR TRANSPORT DE MALADES ET BLESSÉS

Heintz-Bouchardeau — Automobiles.

TOURS

TÉLÉPHONE : 2.08

Laboratoire de Bactériologie de l'Institut Vaccinal de Tours

Examens bactériologiques : crachats, pus, fausses-membranes, exsudats, urines, fèces, etc..

“ Séro-diagnostics ” : Fièvre typhoïde, mycoses, kystes-hydriques, lèpres, syphilis (Wassermann).

Cyto et zymo-diagnostics :

Vaccines de Wright (furunculose, acné, etc..)

Analyse bactériologique des eaux.

Ferpoxcall
Buisson

20, Boul^d Montparnasse PARIS

Fer Hyperactif granulé

DOSE : 1 à 2 Cuillerées à Café
à chaque Repas

Des pipettes stériles sont à la disposition des médecins pour les prélèvements aseptiques.

Adresser les produits à examiner à M. BELIN, chef du laboratoire de bactériologie de l'Institut Vaccinal, 19, rue Léon-Boyer, Tours. (Tél. 5-72.)

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

La Traversée la plus courte de France en Algérie par Port-Vendres.

Le Trajet le plus rapide de Paris à Port-Vendres par Limoges, Toulouse, Narbonne ou par Bordeaux, Toulouse, Narbonne.

De Port-Vendres à Alger en 22 heures par paquebot rapide « La Marsa » muni de la télégraphie sans fil.

Aller : départ de Port-Vendres, le dimanche à 13 h. 30. — Arrivée à Alger le lundi à 11 heures.

Retour : départ d'Alger, le mercredi à 12 heures. — Arrivée à Port-Vendres, le jeudi à 10 heures.

De Port-Vendres à Oran en 30 heures par paquebot rapide « Medjerda » muni de la télégraphie sans fil.

Aller : départ de Port-Vendres, le vendredi à 13 h. 30. — Arrivée à Oran, le samedi à 19 heures.

Retour : départ d'Oran, le lundi à 12 heures. — Arrivée à Port-Vendres, le mardi à 18 heures.

Billets directs simples valables 15 jours et billets d'aller et retour valables 90 jours, en 1^{re}, 2^e et 3^e classes de Paris-Quai d'Orsay à Alger ou Oran, via Limoges, Montauban, Narbonne ou via Tours, Bordeaux, Narbonne.

Enregistrement direct des bagages.

Voitures directes, wagons-lits.

Une Carte Touristique de la Région Orientale des Pyrénées

La Compagnie d'Orléans rappelle qu'elle a édité, sous forme de dépliant, une carte touristique concernant les Pyrénées-Orientales, l'Aude, l'Ariège, le Tarn et la Haute-Garonne.

Ce document, établi de façon très artistique, donne, avec la plus grande précision, le relief du sol, les moyens de communication et les localités ou sites les plus intéressants à visiter dans les régions sus-visées.

Au verso de la carte, un texte de renseignements accompagné d'illustrations, fournit les indications les plus essentielles sur les itinéraires et les combinaisons de billets à utiliser.

Le dépliant dont il s'agit est adressé franco contre l'envoi de 0 fr. 80 à l'Administration Centrale, 1, place Valhubert, à Paris bureau du Trafic-Voyageurs (Publicité).

Relations directes entre Paris-Quai d'Orsay et des Colonies portugaises de l'Afrique, le Cap et le Natal, via Lisbonne.

Par service combiné entre les Chemins de fer Français d'Orléans

et du Midi, ceux intéressés d'Espagne et du Portugal et l'Entreprise Nationale de Navigation.

Billets simples et d'aller et retour 1^{re} classe (Chemin de fer et paquebots) entre Paris-Quai d'Orsay et São Thomé, Ambriz, Loanda, Benguella, Mossamédès, Capetown, Mozambique, Quelimane, Lourenço-Marquês et Beira.

Durée de validité : (a) des billets simples, 4 mois ; (b) des billets d'aller et retour, un an, Faculté de prolongation pour les billets aller et retour.

Enregistrement direct des bagages pour les parcours par fer.

Faculté d'arrêt, tant en France qu'en Espagne et en Portugal, à un certain nombre de points.

Les billets sont délivrés à Paris, à la gare de Paris-Quai d'Orsay ; en Afrique, aux Agences de l'Entreprise Nationale de Navigation.

LABORATOIRE E. MICHELON

Docteur en Pharmacie (1^{er} Prix de Thèse)

Pharmacien de l'Asile de Clocheville — Chimiste-expert des Tribunaux

20, Boulevard Heurteloup — TOURS — Téléph. 30.8

Analyses Médicales (Urines, Calculs, Fèces, Suc gastrique)

CYTO-DIAGNOSTICS — SÉRO-DIAGNOSTICS — WASSERMANN

Analyses Bactériologiques, etc.

STÉRILISATIONS — SÉRUMS — AMPOULES — PANSEMENTS

Nucleo Fer Girard, le plus assimilable des ferrugineux, chaque pilule contient 0,10 de NUCLEINATE de fer pur. Dose, 4 à 6 par jour, au début des repas.

Floreine — Crème de toilette hygiénique, employée dans toutes les affections légères de l'épiderme, gerçures des lèvres et des mains ; innocuité absolue.

Biophorine Kola Glycéro-phosphatée granulé de kola, glycérine, phosphate de chaux, quina, et cacao vanillé. Dosage rigoureux, le plus complet des agents antineurasthéniques et antidépresseurs, le tonique éprouvé du sang, des muscles et des nerfs.

Vin Girard de la Croix de Genève, iodotannique phosphaté Succédané de l'huile de foie de morue. Maladies de poitrine, misère physiologique, lymphatisme, rachitisme, scrofule, faiblesse générale, convalescences, etc.

Le Gérant, H. AUBUGEAULT.

Tours, Imp. Tourangelle, 20-22, rue de la Préfecture.

IODO-JUGLANS (Extrait)

L'IODO-JUGLANS, tout en possédant une grande activité, est bien supporté par les estomacs les plus délicats : enfants, convalescents.

L'IODO-JUGLANS est le meilleur succédané de l'huile de foie de morue.

POSOLOGIE. — Enfants : 10 à 20 gouttes par jour ; Adultes : 30 à 40 gouttes par jour, dans un peu de lait ou d'eau sucrée.

Maladies de poitrine : toux, bronchites, engorgements ganglionnaires, affection de la peau, faiblesse générale, surmenage, anémie.

DÉPÔT TOUTES PHARMACIES. — Vente de gros : H. MORAND, Pharmacien, AURAY (Morbihan).